

Ce que penser veut dire

Alain de Benoist

Résumé, non-officiel du livre réalisé avec l'aide de grands modèles de langages, supervisé par votre serviteur, un humain : de chair, de sang et de bactéries. Joyeuse lecture, à partager sans modération pour le bien de la civilisation en général et européenne en particulier, si tel est votre désir.

LLM utilisés pour ce faire :

- [Kimi.ai](#)
- [Mistral.ai](#)
- [Chatbotapp.ai](#)

Jean-Jacques Rousseau (1712 - 1778)

Philosophe suisse né en 1712 et mort en 1778. L'auteur explore les critiques et les interprétations diverses de Rousseau tout en mettant en lumière ses idées sur la société, la politique, l'économie, et la nature humaine.

Jean-Jacques Rousseau est souvent considéré comme un philosophe révolutionnaire, mais aussi comme un conservateur, en raison de ses critiques envers les Lumières et la société moderne. Maurice Barrès et d'autres ont dénigré ses œuvres, comme « Le Contrat social », en les jugeant « imbéciles » ou « méprisables ». Rousseau a été accusé d'inspirer la partie la plus contestable de la Révolution française, bien que son influence sur la Révolution soit plus complexe.

Rousseau a écrit des œuvres autobiographiques comme « Les Confessions » et « Les Rêveries », ainsi que des romans comme « La Nouvelle Héloïse », qui ont été critiqués pour leur sensibilité « féminine » et leur « exhibitionnisme maladif ». Néanmoins, il est reconnu comme une figure majeure de l'histoire des idées.

Rousseau a été en opposition avec les philosophes des Lumières, comme Condillac, d'Alembert, Diderot, Condorcet, d'Holbach, Helvétius, et surtout Voltaire. Il a critiqué l'idéologie du progrès et a soutenu que les sciences, les lettres et les arts ont corrompu les mœurs. Il admirait la République romaine et l'Antiquité, et il préférait l'économie de subsistance à l'économie de production. Il était également contre le luxe et les inégalités sociales.

Rousseau a développé une théorie politique qui met l'accent sur la citoyenneté et la vertu antique. Il a rejeté le cosmopolitisme et a soutenu que la citoyenneté est antérieure à l'appartenance au genre humain. Il a proposé des constitutions pour la Corse et la Pologne, mettant en avant l'importance d'un caractère national.

Dans « Le Contrat social », Rousseau a critiqué la société moderne en affirmant que l'homme est né libre mais est partout dans les fers. Il a mis en avant l'idée d'une société civile où les individus peuvent s'unir sans perdre leur liberté. Il a également développé la notion de « perfectibilité » humaine, qui permet aux individus de se transformer et de s'élever par la culture.

Rousseau a insisté sur la nécessité d'une démocratie directe et a rejeté le système représentatif, estimant que le peuple doit rester souverain. Il a également développé la notion de « volonté générale », qui est la volonté du peuple en tant que souverain. Il a soutenu que la liberté individuelle doit être subordonnée à l'intérêt commun.

Enfin, Rousseau a été un précurseur du romantisme, de l'écologisme, de la psychologie moderne et de la sociologie critique. Il a été un théoricien du primat du politique et un adversaire résolu des Lumières.

Citations de l'auteur

1. « À douze ans, j'étais un Romain. »
2. « Sans cesse occupé de Rome et d'Athènes, écrira-t-il dans ses Confessions, vivant, pour ainsi dire, avec leurs grands hommes, né moi-même citoyen d'une République, et fils d'un père dont l'amour de la patrie était la plus forte passion, je m'enflammais à son exemple ; je me croyais Grec ou Romain. »
3. « Quand on lit l'histoire ancienne, dira-t-il encore, on se croit transporté dans un autre univers et parmi d'autres êtres. Qu'ont de commun les Français, les Anglais, les Russes avec les Romains et les Grecs ? [...] Les fortes âmes de ceux-ci paraissent aux autres des exagérations de l'histoire. Comment eux qui se sentent si petits penseraient-ils qu'il y ait eu de si grands hommes ? Ils existèrent pourtant. »
4. « Le meilleur mobile d'un gouvernement est l'amour de la patrie, et cet amour se cultive dans les champs. »
5. « Que nul citoyen ne soit assez opulent pour pouvoir en acheter un autre, et nul assez pauvre pour être contraint de se vendre [...] Ne souffrez ni des gens opulents ni des gueux. Ces deux états, naturellement inséparables, sont également funestes au bien commun. »
6. « Il faut opter entre faire un homme ou un citoyen : car on ne peut faire à la fois l'un et l'autre. »
7. « Tout patriote est dur aux étrangers ; ils ne sont qu'hommes, ils ne sont rien à ses yeux. Cet inconvénient est inévitable, mais il est faible. L'essentiel est d'être bon aux gens avec qui l'on vit [...] Défiez-vous de ces cosmopolites qui vont chercher au loin dans leurs livres des devoirs qu'ils dédaignent de remplir autour d'eux. »
8. « L'homme est né libre, et partout il est dans les fers. Tel se croit le maître des autres, qui ne laisse pas d'être plus esclave qu'eux. »
9. « Trouver une forme d'association qui défende et protège de toute la force commune la personne et les biens de chaque associé, et par laquelle chacun, en s'unissant à tous, n'obéisse pourtant qu'à lui-même, et reste aussi libre qu'auparavant. »
10. « La première phrase du Contrat social, selon laquelle l'homme, né libre, est partout dans les fers, ne signifie pas que l'homme est libre par nature et que la société l'asservisse. Elle signifie plutôt que la liberté naturelle est une abstraction, tandis que la dépendance est la réalité humaine concrète. »
11. « Le pacte social, peut-on lire dans l'Émile, est d'une nature particulière, et propre à lui seul, en ce que le peuple ne contracte qu'avec lui-même : c'est-à-dire, le peuple en corps comme souverain, avec les particuliers comme sujets. »
12. « La puissance législative appartient au peuple, et ne peut appartenir qu'à lui. »

13. « Quiconque refusera d'obéir à la volonté générale y sera contraint par tout le corps : ce qui ne signifie autre chose sinon qu'on le forcera d'être libre. »

14. « Le corps politique peut être considéré comme un corps organisé, vivant et semblable à celui d'un homme. »

Ces citations sont tirées des œuvres de Rousseau et illustrent ses idées sur la citoyenneté, la vertu antique, l'économie de subsistance, le luxe, l'inégalité sociale, la liberté naturelle, le contrat social, la volonté générale, et la démocratie directe.

Johann Wolfgang von Goethe (1749-1832)

Le texte explore la vie et l'influence de Johann Wolfgang von Goethe (1749-1832), un des plus grands écrivains et penseurs allemands. Il commence par discuter de la vision romantique de Goethe, exprimée en 1823, où il valorise l'expérience intérieure et la création continue. Malgré ses propos romantiques, Goethe est souvent considéré comme un classique, une image qui prédomine encore aujourd'hui.

En 1770, Goethe étudie le droit à Leipzig, tombe malade, et décide de terminer ses études à Strasbourg. Là, il rencontre Herder, qui l'influence profondément en lui faisant découvrir les œuvres de Hamann et les poèmes d'Ossian. Ensemble, ils forment un groupe littéraire appelé « Sturm und Drang », marqué par une révolte contre le rationalisme des Lumières et une valorisation de la nature, de la passion et du génie créateur.

Le mouvement « Sturm und Drang » (Tempête et Passion) réagit contre l'universalité des normes rationnelles et l'impersonnalité de l'époque frédéricienne. Les membres de ce mouvement, y compris Goethe, valorisent la subjectivité, la passion et la nature contre la raison et les conventions. Ils voient le monde comme un grand organisme vivant, où l'homme et Dieu collaborent à la création continue.

Goethe, dans ses œuvres de jeunesse comme « Götz von Berlichingen » et « Les souffrances du jeune Werther », exprime ces idées romantiques. « Werther » connaît un immense succès et influence la littérature européenne. Goethe travaille également à une version primitive de « Faust », qui deviendra son œuvre la plus célèbre, explorant les thèmes de l'amour, de la connaissance et du pacte avec le diable.

En 1776, Goethe s'installe à Weimar, où il écrit des œuvres inspirées par l'hellénisme et la Renaissance, comme « Iphigénie en Tauride ». Son voyage en Italie en 1786-1788 renforce son évolution vers le classicisme. Goethe devient alors un classique, tout en restant influent dans le mouvement romantique naissant.

Les cercles romantiques se forment à partir de 1795, notamment à Iéna, où les frères Schlegel lancent la revue « Athenaeum ». Les romantiques saluent Goethe comme un de leurs maîtres, bien que leurs idéaux politiques divergent parfois, surtout avec le second romantisme qui émerge vers 1804-1805. Goethe reste distant des mouvements nationalistes et admire Napoléon, qu'il considère comme un « artiste » de la politique européenne.

Goethe meurt en 1832, après avoir achevé le second « Faust ». Son œuvre, marquée par une évolution de ses idées et de son style, influence profondément la littérature et la pensée européenne.

Citations de l'auteur

1. « Tout ce qui arrive de grand, de beau, de marquant, ne doit pas être d'abord rappelé de l'extérieur, comme en lui donnant la chasse ; il faut au contraire que cela s'unisse dès le début à la trame de notre être extérieur, ne fasse qu'un avec lui, produise en nous un moi meilleur, vive et crée en nous, continuant à nous former éternellement. Il n'y a point de passé vers quoi il soit permis de porter ses regrets, il n'y a qu'une éternelle nouveauté, qui se forme des éléments grandis du passé ; et la vraie nostalgie doit être toujours créatrice, produire à tout instant une nouveauté meilleure encore. »
2. « J'appelle classique ce qui est sain, romantique ce qui est malade. »
3. « Ses yeux bleus mutins fixaient bien droit ce qui l'entourait et son gracieux petit nez retroussé humait l'air aussi librement que s'il ne pouvait pas exister de soucis au monde ! »
4. « Les plus anciens documents représentés par la poésie, portent témoignage que la poésie en général est un don universel, un don des peuples, non le patrimoine privé de quelques hommes de goût et de culture. »
5. « La nature ! Elle nous enveloppe et nous tient de partout, sans qu'il soit en notre pouvoir de mettre le pied hors de ses limites ou d'entrer en elle plus avant [...] Éternellement, elle engendre des formes nouvelles. Elle fait jaillir ses créatures du néant, ne leur disant ni d'où elles viennent ni où elles vont. Elles n'ont qu'à marcher, elle connaît leur voie [...] Elle est bonne, je la loue avec toutes ses œuvres. »
6. « Le monde ne saurait être une « usine ». Il ne saurait relever d'une définition ou d'une approche purement mécanique. Le cosmos, à l'image de l'homme, est bien plutôt un grand être vivant, harmonieux, dont seul le poète ou l'artiste peut percevoir la nature profonde sous la couche superficielle des phénomènes étudiés par les sciences exactes. »
7. « Romantiser, c'est animer. »
8. « Une seule façon de penser ne peut pas me suffire, en raison des tendances multiples de ma nature. »
9. « Je ne suis pas un antichrétien, mais un non-chrétien absolu. »
10. « Je suis polythéiste ; panthéiste, au contraire, comme naturaliste, et l'un aussi résolument que l'autre ! »
11. « Qu'est-ce que le génie ? Celui qui n'en est pas un ne peut pas répondre ; celui qui en est un ne répondra pas. »
12. « L'art n'est pas une création de l'intelligence rationnelle. Il s'élabore en vertu d'un processus quasiment organique, à partir des sources nationales et populaires de la culture, à partir d'un « savoir primordial » qui s'appréhende symboliquement sur le mode du mythe, à partir enfin d'un aspect profond de la personnalité dont les Stürmer (), explorateurs de l'inconscient avant la lettre, affirment la réalité fondamentale. »
13. « Je me sens le courage de m'aventurer dans le monde, de porter toute la souffrance et tout le bonheur de la terre, de me battre avec les tempêtes et de ne pas faiblir dans les grincements du naufrage ! »

14. « Au début était l'action. »

15. « Laissez mon Empereur en paix ! »

16. « Vous aurez beau secouer vos chaînes, vous ne les briserez pas. L'homme est trop fort ! »

Ces citations illustrent les idées et les sentiments de Goethe, ainsi que les influences et les réactions de son époque.

Les romantiques allemands

Le texte présente une analyse approfondie du romantisme allemand, un mouvement intellectuel et culturel qui a souvent été mal compris en France. Le romantisme allemand est souvent interprété à travers le prisme du romantisme français, ce qui conduit à une incompréhension de ses spécificités. Il est également souvent perçu comme un mouvement de gauche, alors que ses théoriciens politiques étaient en réalité des conservateurs. Enfin, il est souvent réduit à une simple expression littéraire, alors qu'il comporte des aspects politiques importants.

Le Romantisme Allemand : Une Réaction à la Révolution Française

Le romantisme allemand est décrit comme une réaction de l'intelligence allemande aux principes proclamés par la Révolution française et à la conquête napoléonienne. Il est devenu une forme d'opposition patriotique à la France révolutionnaire et impériale, contribuant à élever le sentiment de dignité et de mission nationale. Cette réaction a pris la forme d'un expressivisme hérité de la tradition mystique allemande, qui met l'accent sur le lien intime entre l'individu et la nature, permettant de rejeter le matérialisme et la mécanisation des relations sociales.

La Conception du Monde Romantique

Le romantisme allemand est fondé sur une conception du monde qui valorise la totalité, le langage de l'image et du mythe, et l'idée de « poétiser » le monde. Les romantiques critiquent le rationalisme des Lumières, qui réduit la raison à une fonction instrumentale et prétend qu'il existe une solution unique à tous les problèmes humains. Ils mettent en avant l'idée que chaque peuple a son centre de gravité et ses caractéristiques propres, et qu'il est essentiel de préserver ces particularités pour enrichir l'humanité.

L'Âme des Peuples et la Culture Populaire

Les romantiques allemands reprennent et développent la théorie herdérienne de l'âme des peuples, selon laquelle chaque peuple a son génie propre. Ils insistent sur l'importance des traditions historiques et de la langue dans la définition d'une nation. Ils opposent une culture populaire, basée sur les coutumes et les institutions, à la culture des élites bourgeoises. Cette vision se manifeste notamment dans l'œuvre des frères Grimm, qui collectent et publient des contes populaires pour préserver l'héritage culturel allemand.

La Critique du Libéralisme et du Cosmopolitisme

Les romantiques allemands critiquent le libéralisme économique et le cosmopolitisme, qu'ils perçoivent comme des forces destructrices de l'identité nationale. Ils soutiennent que chaque peuple doit se singulariser pour enrichir l'humanité, et qu'il est essentiel de préserver les particularités culturelles contre l'uniformité. Ils dénoncent également

l'influence des Lumières et la conquête napoléonienne comme des menaces pour la culture allemande.

La Renaissance Nationale et la Politique

Le romantisme allemand a joué un rôle crucial dans la renaissance nationale allemande, notamment après les défaites d'Auerstedt et d'Iéna en 1806. Les idées romantiques ont inspiré des figures comme Schleiermacher, Hölderlin, Kleist et Fichte, qui ont appelé à la mobilisation contre la domination napoléonienne. Adam Müller, dans ses « Éléments de l'art politique » (1809), développe une philosophie politique qui valorise la lutte entre unité et diversité, et qui considère l'État comme une entité vivante et organique.

L'Influence du Romantisme Allemand

Le romantisme allemand a influencé des penseurs et des mouvements politiques ultérieurs, y compris Karl Marx, William Morris, Gustav Landauer et Walter Benjamin. Il a également inspiré des figures politiques comme Görres, qui a contribué à la renaissance de l'idée nationale en Allemagne. Le romantisme allemand n'est pas simplement une réaction traditionaliste contre la Révolution française, mais une critique moderne de la civilisation industrielle-capitaliste, qui continue à être pertinente aujourd'hui.

Citations de l'auteur

1. « Le romantisme est au départ un expressivisme, qui hérite en partie de la tradition mystique allemande. »
2. « Leur ennemi fondamental n'est donc nullement le classicisme, mais cette forme de rationalisme des Lumières. »
3. « Chaque peuple avait son centre de gravité, qui diffère de celui des autres. »
4. « Les romantiques dénoncent l'individualisme, mais ils se déclarent holistes en proclamant qu'un peuple ne se réduit pas à la simple addition des personnes qui le constituent. »
5. « Les romantiques reprennent à leur compte la théorie herdérienne de l'âme des peuples. »
6. « C'est au sein de la communauté du peuple que l'individu réalise l'essentiel de son être. »
7. « L'État n'est pas seulement une manufacture, ou une métairie, ou une société d'assurances ou une compagnie mercantiliste. Il est la conjonction intime de tous les besoins physiques et intellectuels, de toutes les richesses, de toute la vie intérieure et extérieure de la nation. »
8. « L'esclavage de l'argent, dira-t-il, est le plus redoutable, parce qu'il est associé au mensonge d'une prétendue liberté. »

9. « C'est pour un peuple le plus déplorable de tous les aveuglements, écrit-il, que de laisser perdre son originalité, que de méconnaître sa nature la plus profonde. »

10. « Les maux de la civilisation moderne stigmatisés par les romantiques sont encore les nôtres. »

Ces citations illustrent les principales idées et réflexions des romantiques allemands sur la nation, la culture, la politique et la critique de la modernité industrielle-capitaliste.

Karl Marx (1818-1883)

Le texte explore la pensée de Karl Marx (1818-1883) et son impact sur l'intelligentsia moderne. Marx, dont l'influence a connu des hauts et des bas au fil des décennies, est aujourd'hui réévalué de manière plus nuancée. Le marxisme, une doctrine souvent mal comprise, a été trahi par ses propres interprètes, notamment par Staline, qui a développé un « marxisme officiel » que Marx lui-même aurait rejeté.

Marx critique le matérialisme et l'idéalisme, affirmant que l'essence des choses réside dans l'activité concrète des individus. Il dénonce les approches essentialistes de la réalité humaine et insiste sur le fait que l'homme doit être compris dans ses relations sociales. Marx critique également l'idéologie des droits de l'homme, qu'il considère comme une abstraction bourgeoise qui masque la réalité de l'exploitation.

Marx analyse le capitalisme en termes de rapports sociaux plutôt que de choses, distinguant entre valeur d'usage et valeur d'échange. Il critique le « fétichisme de la marchandise », où les relations sociales sont réifiées et les choses personnifiées. Il montre que le capitalisme est un système d'accumulation sans fin, menacé par ses propres contradictions internes.

Marx reconnaît le rôle révolutionnaire de la bourgeoisie, qui a détruit les anciennes hiérarchies et a créé une société de marché mondialisée. Il prévoit que les crises économiques sont inhérentes au capitalisme, en particulier en raison de la baisse tendancielle du taux de profit. Ces crises sont exacerbées par l'accumulation et l'innovation, qui augmentent le capital constant et réduisent le taux de profit.

La crise économique et financière mondiale actuelle a renouvelé l'intérêt pour Marx, qui explique les crises par la suraccumulation et la surproduction du capital. La mondialisation a consolidé le capital financier, menant à une financiarisation croissante de l'économie et à des bulles financières incontrôlées.

En conclusion, Marx est vu comme un penseur pertinent pour comprendre les dynamiques du capitalisme moderne, bien que son œuvre soit complexe et souvent mal interprétée. Les critiques du marxisme n'ont pas encore réussi à atteindre la hauteur de son analyse, et son travail reste une source d'inspiration pour ceux qui cherchent à comprendre et à transformer le monde contemporain.

Citations de l'auteur

1. « Le marxisme n'est plus aujourd'hui nécessairement perçu comme l'achèvement du projet des Lumières. »
2. « L'essentiel de l'œuvre de Marx n'a pas tant consisté à spéculer sur l'avenir de la classe ouvrière qu'à tenter d'analyser en profondeur la logique même du système du capital. »
3. « Le capitalisme 'réellement existant' est voué à des formes successives d'accumulation par dépossession qui constituent la forme même de son déploiement. »
4. « Le procès capitaliste de production, écrit-il, est de par sa nature un procès d'accumulation. »
5. « Le capitalisme ne peut subsister que dans l'accumulation, mais cette accumulation menace son taux de profit. »
6. « La baisse du taux de profit trouve son origine dans la hausse de la composition organique du capital. »
7. « La tendance principale reprend ainsi toujours le dessus. »
8. « La répétition des crises naît en effet du caractère endémique de la suraccumulation. »
9. « Le capitalisme industriel triomphant est entré en crise à partir de 1873, et cette crise s'est manifestée par un effondrement des taux de profits. »
10. « La mondialisation a consolidé, aux États-Unis notamment, la concentration de ce que Marx appelait le capital porteur d'intérêt. »
11. « Il y a capital fictif dès que l'argent cherche à produire de l'argent hors de toute médiation par les marchandises et la production. »
12. « L'économiste Samir Amin écrivait récemment : 'Marx n'a jamais été aussi utile, nécessaire, pour comprendre et transformer le monde.' »
13. « Denis Collin, philosophe marxiste, affirme lui aussi qu'il est grand temps de s'apercevoir qu'il n'est guère de penseur, dans le domaine des sciences sociales et historiques, qui ait dessiné avec plus de perspicacité que Marx les grandes lignes d'un avenir qui est notre présent. »
14. « Heidegger, qui n'était certes pas marxiste, disait qu'aucun critique du marxisme n'a réussi jusqu'à présent à se hisser à la hauteur de l'objet de sa critique. »

Ces citations illustrent les points clés de la pensée marxienne et les réflexions modernes sur son actualité et sa pertinence.

Gustave Le Bon (1841-1931)

Le texte présente Gustave Le Bon (1841-1931), un polymathe français dont les travaux ont couvert de nombreux domaines, notamment la psychologie sociale, la philosophie de l'histoire, la biologie, la sociologie, l'anthropologie, la physique, et l'histoire des civilisations. Né en 1841, Le Bon a publié une quarantaine d'ouvrages et a parcouru l'Europe et l'Afrique du Nord, en plus de ses travaux scientifiques et psychologiques.

Le Bon est connu pour ses travaux sur la psychologie des foules, où il a développé l'idée que les foules ont des caractéristiques distinctes de leurs membres individuels. Il a également travaillé sur la psychologie des peuples, affirmant que chaque peuple a une « constitution mentale » qui influence son histoire et ses institutions. Le Bon a critiqué l'égalitarisme et le socialisme, affirmant que ces idéologies ne tiennent pas compte des réalités psychologiques et historiques des peuples.

Le Bon a également travaillé sur la physique, anticipant la théorie de la relativité d'Einstein avec ses travaux sur l'équivalence de la matière et de l'énergie. Ses travaux ont influencé la psychologie sociale et la sociologie, et il a été comparé à Darwin et Lamarck pour son impact.

Le Bon a critiqué l'impérialisme et le colonialisme, affirmant que les institutions et les valeurs des puissances coloniales ne peuvent pas être simplement exportées. Il a également établi une hiérarchie entre les peuples européens, opposant les Anglo-Saxons aux Latins, et a critiqué l'étatisme et le centralisme des Latins.

En conclusion, Gustave Le Bon est un penseur important du XIXe siècle dont les travaux ont eu un impact durable sur la psychologie sociale et la sociologie. Ses idées sur la psychologie des foules et des peuples continuent d'influencer ces domaines aujourd'hui.

Citations de l'auteur

1. « Si l'on voulait résumer le rôle des diverses classes dans la dissolution de la société, on pourrait dire que les doctrinaires et les mécontents fabriqués par l'Université agissent surtout en ébranlant les idées et sont, par l'anarchisme intellectuel qu'ils engendrent, un des plus corrodants agents de destruction ; que la bourgeoisie agit par son indifférence, sa peur, son égoïsme, la faiblesse de sa volonté, son absence de sens politique et d'initiative ; et que les couches populaires agiront d'une façon révolutionnaire en achevant de détruire, dès qu'il sera suffisamment ébranlé, l'édifice qui chancelle sur ses bases. »
2. « Au point de vue de la civilisation, bien peu de peuples ont dépassé les Arabes, et l'on n'en citerait pas qui ait réalisé des progrès si grands dans un temps si court. »

3. « La force et la matière, écrit-il, sont deux formes diverses d'une même chose. »
4. « Le tout est plus que la somme de ses éléments. »
5. « C'est ainsi, écrit Le Bon, qu'on voit des jurys rendre des verdicts que désapprouverait chaque juré individuellement, des assemblées parlementaires adopter des lois et des mesures que réprouverait en particulier chacun des membres qui la composent. »
6. « Quels que soient les individus qui la composent, écrit Le Bon, quelque semblables ou dissemblables que puissent être leur genre de vie, le seul fait qu'ils sont transformés en foule les dote d'une sorte d'âme collective. »
7. « Toujours prêtes à se soulever contre une autorité faible, elles se courbent avec servilité devant une autorité forte. »
8. « L'affirmation, la contagion, la répétition et le prestige constituent à peu près les seuls moyens de les persuader. »
9. « La 'foule psychologique' n'a pourtant pas que des défauts. Sa mobilisation facilite la mise en forme des peuples, et l'émergence d'une volonté collective. »
10. « Il n'est pas un psychologue, pas un voyageur, pas un homme d'État un peu instruit, qui ne sache combien elle est erronée ; et pourtant, il en est bien peu qui osent la combattre. »
11. « Les Latins, dès qu'ils possèdent quelque liberté, en font un usage si immodéré qu'ils créent eux-mêmes les conditions dans lesquelles un César vient régulièrement les en déposséder. »
12. « L'étatisme est l'unique parti politique des Latins. »
13. « Les peuples périssent dès que s'altèrent les qualités de caractère qui forment la trame de leur âme, et ces qualités s'altèrent dès que grandissent leur civilisation et leur intelligence. »
14. « Grâce à ses promesses de régénération, grâce à l'espoir qu'il fait luire devant tous les déshérités de la vie, le socialisme arrive [...] à constituer une croyance à forme religieuse, beaucoup plus qu'une doctrine. »
15. « Le danger du socialisme, ajoute Le Bon, réside dans la 'production artificielle des inadaptés', et dans la multiplication des 'demi-savants' dont l'intelligence se met au service de l'utopie. »
16. « C'est au contraire dans cette 'absurdité' que résident ses chances de succès. Du moins chez les peuples les plus intuitivement disposés à recevoir les 'mythes' contenus dans son idéologie. »
17. « L'unification de l'Europe ne pourra pas être le résultat de discussions comme celles de la Société des Nations, mais celui d'associations économiques spontanées, dont les relations industrielles donnent déjà plusieurs exemples. »

Ces citations illustrent les principales idées de Gustave Le Bon sur la psychologie des foules, la psychologie des peuples, et les dynamiques sociales et politiques de son époque.

Sigmund Freud (1856-1939)

Le texte présente Sigmund Freud (1856-1939), le fondateur de la psychanalyse, et explore les aspects clés de sa vie, de sa théorie et de son impact sur la psychologie et la culture moderne. Freud, né en Moravie et élevé à Vienne, a étudié la médecine et s'est spécialisé dans l'hypnose et les troubles hystériques. Ses travaux les plus importants incluent « L'interprétation des rêves » (1900), « Psychopathologie de la vie quotidienne » (1901) et « Trois essais sur la théorie sexuelle » (1905). Il a également développé la théorie de l'Œdipe, qui décrit les conflits émotionnels de l'enfant avec ses parents.

Freud a fondé une « internationale » psychanalytique, mais ses méthodes et théories ont souvent été controversées et critiquées. La psychanalyse a été traitée de « science boche », « science juive », « science dégénérée » et a suscité de violentes polémiques. Malgré cela, les termes psychanalytiques comme « inconscient », « transfert » et « névrose » sont devenus courants.

Freud a été critiqué pour ses méthodes thérapeutiques et pour certaines de ses théories, notamment sur la sexualité infantile. Cependant, il a également été reconnu pour avoir ouvert de nouvelles voies dans la compréhension de l'inconscient et des mécanismes psychologiques. Sa théorie de l'Œdipe, bien que controversée, contient une part de vérité sur le développement psychologique de l'enfant.

Freud a également exploré les aspects sociaux et culturels de la psychologie, notamment dans « Totem et tabou » (1913) et « Malaise dans la civilisation » (1930). Il a proposé une théorie de la structure de la personnalité en trois parties : le ça, le moi et le surmoi. Freud a également abordé des questions complexes concernant le judaïsme et la religion, notamment dans « L'homme Moïse et la naissance de la religion monothéiste » (1939).

En conclusion, Freud a eu un impact profond sur la psychologie et la culture moderne, bien que ses théories aient souvent été sujettes à des critiques et des controverses. Sa vie et son travail continuent d'influencer et d'inspirer les discussions sur la nature humaine et la psychologie.

Citations de l'auteur

1. « Votre Freud, il était névrosé jusqu'à la moelle ! » (Jean-Paul Sartre)
2. « Les génies sont des gens insupportables. Ma famille vous dira combien je suis facile à vivre. Je ne suis donc pas un génie. » (Freud à Marie Bonaparte)
3. « La troisième vexation, la plus péniblement ressentie, sera infligée à la mégalomanie humaine par la recherche psychologique actuelle, qui veut prouver au moi qu'il n'est pas

même maître dans sa propre maison, et qu'il en est réduit à de maigres informations sur ce qui survient inconsciemment dans sa vie psychique. » (Freud)

4. « L'inconscient est structuré comme un langage. » (Lacan)

5. « Les causes les plus significatives de toute maladie névrotique sont à trouver dans des facteurs issus de la vie sexuelle. » (Freud)

6. « Une idée de valeur générale m'est venue. J'ai découvert, dans mon cas aussi, le phénomène d'être amoureux de ma mère et jaloux de mon père, et maintenant je considère cela comme un événement de la petite enfance. » (Freud à Wilhelm Fliess)

7. « La psychanalyse ne guérit pas. Elle met au centre de l'idée de guérison la prise de conscience par le sujet de son être. » (Élisabeth Roudinesco)

8. « Le sexe est capitalistique, écrit François Bousquet, au sens où les libéraux et les libertariens entendent le capitalisme, c'est-à-dire qu'il n'y a plus de légitimité autre que celle du marché, plus de loi autre que celle du désir. »

9. « La revendication féministe pour l'égalité du sexe ne nous mène pas loin, car [...] l'anatomie est le destin. » (Freud)

10. « La psychologie individuelle est aussi, d'emblée et simultanément, une psychologie sociale. » (Freud)

11. « La conscience n'est qu'un état instable toujours affecté, sinon déterminé, par l'inconscient. » (sur la pensée de Freud)

12. « La pulsion de mort est inscrite dans la nature de l'humanité. » (sur la pensée de Freud)

13. « Moïse était un prince égyptien qui aurait été mis à mort par les Hébreux. » (Freud dans « L'homme Moïse et la naissance de la religion monothéiste »)

14. « Ce qui me rattachait au judaïsme, c'était la claire conscience d'une identité intérieure, le sentiment intime d'une même construction psychique. » (Freud).

Ces citations illustrent les principales idées et controverses entourant la vie et l'œuvre de Sigmund Freud, ainsi que les réactions et les interprétations de ses théories.

Carl Gustav Jung (1875-1961)

Le texte présente Carl Gustav Jung (1875-1961), un psychologue suisse et le fondateur de la psychologie analytique. Jung est connu pour ses travaux sur l'inconscient collectif, les archétypes, et la théorie des types psychologiques. Il a également développé une approche de la psychologie qui s'oppose à la psychanalyse freudienne, en mettant l'accent sur la spiritualité et la dynamique de la psyché.

Jung est né en 1875 à Kesswil, en Suisse, et a étudié à Bâle et à Paris. Il a travaillé comme psychiatre à Zurich et a été influencé par Pierre Janet. En 1907, il a rencontré Freud, qui l'a considéré comme son successeur potentiel. Cependant, Jung a rapidement divergé de Freud sur la place de la sexualité dans l'inconscient et a développé sa propre théorie de l'inconscient collectif.

Jung a fondé sa propre école de psychologie analytique en 1913 et a publié plusieurs ouvrages fondamentaux, notamment « Métamorphoses et symboles de la libido » (1912), « La dialectique du moi et de l'inconscient » (1916), « Types psychologiques » (1921), et « L'énergétique psychique » (1928). Il a également développé la théorie des types psychologiques, distinguant entre extraversion et introversion, ainsi que quatre fonctions de la conscience : pensée, sentiment, sensation, et intuition.

Jung a introduit le concept d'inconscient collectif, un niveau de la psyché qui contient des archétypes, des images et des schémas hérités de l'évolution humaine. Ces archétypes, tels que l'anima et l'animus, la persona, et l'ombre, jouent un rôle crucial dans la compréhension de la psyché humaine. Jung a également développé la méthode de l'amplification pour analyser les rêves et a exploré les liens entre la psychologie et la mythologie, l'alchimie, et les traditions religieuses.

Jung a voyagé beaucoup, étudiant les cultures et les traditions du monde entier. Il a également fondé des instituts de psychologie analytique à Zurich et à Los Angeles. Jung est mort en 1961, laissant derrière lui un héritage important dans le domaine de la psychologie et de la compréhension de l'inconscient.

Citations de l'auteur

1. « Je suis content que ma vie ait pris ce cours [...] Malgré toute l'incertitude, je ressens la solidité de ce qui existe, et la continuité de mon être, tel que je suis. La vie est sens et non-sens, ou elle possède sens et nonsens. J'ai l'espoir anxieux que le sens l'emportera et gagnera la bataille. » (Carl Gustav Jung, Ma vie)
2. « Freud s'était construit un dogme, ou plutôt, au Dieu jaloux qu'il avait perdu, s'était substituée une autre image qui s'imposait à lui : celle de la sexualité. » (Carl Gustav Jung)

3. « Le concept de sexualité chez Freud est d'une extensibilité infinie. Par suite, il est tellement vague et imprécis que l'on peut y faire entrer tout ce que l'on veut. » (Carl Gustav Jung)
4. « On rend mal son dû à un maître quand on en reste seulement l'élève. » (Friedrich Nietzsche, Zarathoustra)
5. « La psychologie empirique moderne appartient, quant à son objet et à sa méthode, aux sciences naturelles, mais quant à sa méthode d'explication, aux sciences de l'esprit. » (Carl Gustav Jung)
6. « La psyché, pour Jung, est un système essentiellement dynamique, auto-régulé, en mouvement constant. » (Carl Gustav Jung)
7. « L'inconscient collectif est le prodigieux héritage spirituel de l'évolution du genre humain, qui renaît dans chaque structure individuelle. » (Carl Gustav Jung)
8. « Les archétypes sont des schémas ou des images potentielles, des prédispositions fonctionnelles, des 'formes sans contenu' qui préexistent à la structure latente de la psyché et façonnent inconsciemment la pensée. » (Carl Gustav Jung)
9. « La volonté est un antique bien culturel, dont la naissance coïncide au fond avec l'origine de la culture. » (Carl Gustav Jung)
10. « La névrose n'a pas que des aspects négatifs. Elle en a également de positifs. Seul un rationalisme sans âme pouvait nier ce fait, aidé par l'étroitesse d'une vision du monde purement matérialiste. » (Carl Gustav Jung)
11. « La méthode que j'ai conçue nous amène à effectuer une sorte de promenade circulaire qui aurait pour centre l'image du rêve. » (Carl Gustav Jung)
12. « L'animus et l'anima constituent un couple d'archétypes exemplaire. Chez Jung, ces termes désignent la part psychique complémentaire à son sexe qui se trouve en chaque individu : part féminine chez l'homme (anima), part masculine chez la femme (animus). » (Carl Gustav Jung)
13. « La persona est un compromis entre l'individu et la société quant à ce que l'individu paraît être. » (Carl Gustav Jung)
14. « L'ombre est la contrepartie normale, non pathologique, de la persona. » (Carl Gustav Jung)
15. « La psychologie jungienne représente une sorte d'alchimie de l'esprit, puisqu'elle propose de 'confronter les opposés' et d'en 'réaliser une union durable'. » (Carl Gustav Jung)
16. « Pour préserver la stabilité mentale, et même la santé physiologique, il faut que la conscience et l'inconscient soient intégralement reliés, afin d'évoluer parallèlement. » (Carl Gustav Jung)
17. « La naissance du Soi signifie pour la personnalité consciente, non seulement que son centre psychique se déplace, mais encore, résultant de ce dépassement, qu'elle change complètement d'attitude devant la vie, qu'elle la conçoit tout différemment. » (Jolan Jacobi)

18. « Dans le processus de civilisation, nous avons élevé une cloison toujours plus hermétique entre notre conscience et les couches instinctives plus profondes de la psyché, et nous l'avons même, finalement, coupée de la base somatique des phénomènes psychiques. » (Carl Gustav Jung).

Ces citations illustrent les principales idées et concepts développés par Carl Gustav Jung, ainsi que ses réflexions sur la psychologie analytique, l'inconscient collectif, et les archétypes.

Carl Schmitt (1888-1985)

Le texte présente Carl Schmitt (1888-1985), un juriste et philosophe politique allemand dont les travaux ont eu une influence considérable sur la pensée politique moderne. Schmitt est connu pour ses théories sur la souveraineté, le politique, et la distinction entre ami et ennemi. Né en 1888 à Plettenberg, en Westphalie, Schmitt a étudié la théorie de l'État à Berlin, Munich et Strasbourg. Il a été professeur de droit constitutionnel à Bonn, Cologne et Berlin.

Son ouvrage le plus célèbre, « La notion de politique » (1932), définit le politique comme une dimension autonome de l'existence sociale, structurée par la polarité entre ami et ennemi. Pour Schmitt, l'ennemi est celui qui menace la communauté, et non un adversaire personnel. Cette distinction est fondamentale pour identifier le caractère politique d'un problème. Schmitt argue que la guerre est une possibilité inhérente au politique, bien qu'elle ne soit pas son objectif.

Schmitt critique l'idéologie libérale pour son individualisme et son optimisme quant à la résolution des conflits par des normes et des compromis. Il soutient que le politique implique l'existence de plusieurs unités politiques et s'oppose à l'idée d'un État mondial unifié. Il appelle à reconnaître l'importance de la décision souveraine, notamment dans des situations d'exception, où les normes légales peuvent être suspendues.

Schmitt a également développé une théorie du droit international, critiquant la notion de « guerre juste » et proposant une approche géopolitique basée sur des « grands espaces ». Ses travaux ont été influents dans la formulation de la Constitution de la Ve République française.

Malgré son engagement controversé avec le parti nazi, Schmitt a continué à écrire après la Seconde Guerre mondiale, développant notamment une théorie du partisan et une réflexion sur le nouvel ordre mondial. Ses idées continuent d'être étudiées et débattues, en particulier dans le contexte de la mondialisation.

Citations de l'auteur

1. « La relation spécifique et fondamentale qui ne se laisse déduire d'aucune autre relation et à laquelle on peut réduire toute activité et tout motif politique, précisera Julien Freund, est celle d'ami et d'ennemi. »
2. « La guerre est loin d'être l'objectif, la fin, voire la substance du politique, mais elle est cette hypothèse, cette réalité éventuelle qui gouverne selon son mode propre la pensée et l'action des hommes, déterminant de la sorte un comportement spécifiquement politique. »

3. « Les sommets de la grande politique, écrit Schmitt, sont les moments où il y a perception nette et concrète de l'ennemi en tant que tel. »
4. « L'incapacité à distinguer entre amis et ennemis ne débouche pas sur la paix perpétuelle, mais sur le chaos ou sur la soumission à ceux qui ont compris la vraie nature du politique. »
5. « Il n'y a pas de politique libérale sui generis, écrit Carl Schmitt, il n'y a qu'une critique libérale de la politique. »
6. « Est souverain qui décide dans l'état d'exception (Ausnahmezustand). »
7. « Tous les concepts prégnants de la théorie moderne de l'État sont des concepts théologiques sécularisés. »
8. « Plus une démocratie est représentative, écrit-il en substance, et moins elle est démocratique. »
9. « Le principe démocratique n'est pas la liberté, mais l'égalité : les citoyens peuvent avoir des capacités différentes, mais en tant que citoyens ils sont politiquement égaux. »
10. « L'humanité n'est pas un concept politique, précisément parce qu'elle est unique. »
11. « Quand un État combat son ennemi politique au nom de l'humanité, souligne Schmitt, ce n'est pas une guerre de l'humanité, mais bien plutôt une guerre où un État donné affrontant un adversaire cherche à accaparer un concept universel pour s'identifier à celui-ci. »
12. « La politique implique la frontière, elle est donc du côté de la terre. La mer ne connaît pas de frontières, mais seulement des flux et des reflux. Elle est donc du côté du commerce et de l'économie. »
13. « L'homme que je veux rencontrer est Carl Schmitt. C'est aujourd'hui la seule personne qui mérite d'être vue en Allemagne. » (Alexandre Kojève).

Ces citations illustrent les principales idées et concepts développés par Carl Schmitt, ainsi que ses réflexions sur le politique, la souveraineté, et la guerre.

Martin Heidegger (1889-1976)

Le texte explore la lecture que Martin Heidegger (1889-1976) a faite de Friedrich Nietzsche, ainsi que les conclusions qu'il en a tirées. Heidegger a consacré une partie importante de sa pensée à l'analyse de Nietzsche, notamment à partir de 1936. Il considère que Nietzsche est un penseur majeur, mais aussi que sa philosophie est enracinée dans la tradition métaphysique occidentale, en particulier platonicienne et cartésienne.

Heidegger critique l'idée que Nietzsche ait véritablement dépassé le platonisme. Pour lui, Nietzsche a plutôt accompli ou consolidé cette tradition, plutôt que de l'avoir transcendée. Heidegger soutient que la notion de valeur, centrale chez Nietzsche, est une notion moderne qui dérive du platonisme et du cartésianisme. Il argumente que la vérité, chez Nietzsche, est réduite à une question de volonté et de valeur subjective, ce qui est une évolution directe de la métaphysique de la subjectivité initiée par Descartes.

Heidegger analyse les deux concepts fondamentaux de la philosophie de Nietzsche : la Volonté de puissance et l'Éternel Retour. Il soutient que ces deux idées sont indissociables et qu'elles se répondent mutuellement. La Volonté de puissance, selon Heidegger, est une expression de la subjectivité extrême, où la vérité est réduite à une question de volonté et de perspective. L'Éternel Retour, quant à lui, est une manifestation de cette volonté, où l'être est perçu comme un retour perpétuel du même.

Heidegger critique également l'interprétation que le nazisme a faite de Nietzsche, en particulier l'utilisation abusive des thèmes de la Volonté de puissance et du Surhomme. Il voit dans le nazisme une forme moderne du nihilisme, caractérisée par une quête de puissance sans but, où la vérité est instrumentalisée au service de la domination. Heidegger considère que cette critique du nazisme est également une critique de la modernité en général, marquée par une métaphysique de la subjectivité et une quête de puissance illimitée.

En conclusion, Heidegger voit en Nietzsche un penseur qui, bien qu'il ait abordé de manière frontale la question du nihilisme, n'a pas réussi à s'élever au-dessus de la métaphysique qu'il a cru dépasser. Heidegger utilise cette critique pour développer sa propre réflexion sur le nihilisme et l'oubli de l'Être, qui caractérisent selon lui l'époque moderne.

Citations de l'auteur

1. « Le retournement nietzschéen du platonisme, écrit Jean Beaufret, ne répond-il pas à son tour, dans le platonisme, à quelque chose du platonisme qui devient d'autant plus visible à la lumière de son retournement ? »
2. « S'opposer à quelque chose implique presque inéluctablement de participer de cela même à quoi l'on s'oppose. »
3. « Que signifie le nihilisme ? – Que les suprêmes valeurs [die obersten Werte] se dévalorisent. » (Nietzsche, La volonté de puissance, § 2)
4. « Choisir de préférence à, telle est la tâche essentiellement critique de la pensée de l'Être. »
5. « C'est ainsi que Platon inaugure, sous le nom de philosophie, une mise en condition de la vérité. »
6. « La vérité n'est plus l'antique aléthèia des anciens Grecs, elle n'est même plus l'ancienne adæquatio dont se satisfaisaient les scolastes. »
7. « L'homme est par excellence le fondement sous-jacent à toute re-présentation de l'étant et de sa vérité. »
8. « La connaissance même de la vérité, telle qu'elle est requise pour une appréciation exacte des valeurs, devient à son tour l'objet d'une appréciation qui, de son côté, dépend essentiellement de l'aptitude de la volonté à faire électivement face aux situations dans lesquelles elle se trouve engagée. »
9. « Imprimer au devenir le caractère de l'Être – voilà la suprême Volonté de puissance. » (Nietzsche)
10. « La Volonté de puissance est l'essence de la puissance. C'est cette essence de la puissance – et jamais un simple quantum de puissance –, qui demeure évidemment le but de la volonté. »
11. « La Volonté de puissance se dévoile en tant que la subjectivité par excellence qui pense en valeurs. »
12. « La pensée qui pense en termes de valeurs, dit encore Heidegger, interdit d'emblée à l'Être même d'advenir en sa vérité. »
13. « La transvaluation accomplie par Nietzsche ne consiste pas à substituer aux valeurs prévalentes jusqu'alors des valeurs nouvelles, mais en ce qu'il conçoit d'ores et déjà en tant que valeurs l'« être », la « fin », la « vérité » – et rien qu'en tant que valeurs. »
14. « La pensée en termes de valeurs ne saurait donc être opposée au nihilisme, puisqu'elle en provient et qu'elle en est l'expression. »
15. « Nietzsche est au plus proche de Descartes, écrit Jean Beaufret, dans la mesure où l'ébranlement de la vérité au profit de la volonté que Descartes met en route aboutit à l'interprétation proprement nietzschéenne de la vérité comme Wertschätzung, dans l'optique de la volonté elle-même radicalisée en volonté de puissance. »

16. « La Volonté de puissance est en tant que l'essence même de la puissance l'unique valeur fondamentale selon laquelle apprécier tout ce qui doit avoir de la valeur ou ce qui ne saurait en revendiquer aucune. »

17. « Cette analyse de la puissance, menée par Heidegger en 1940, est remarquable notamment en ce qu'elle témoigne d'une dose de courage personnel qui est bien loin d'être négligeable. »

Ces citations illustrent les principales idées et arguments développés par Heidegger dans son analyse de Nietzsche, ainsi que ses réflexions sur le nihilisme, la métaphysique de la subjectivité, et la critique du nazisme.

Emmanuel Berl (1892-1976)

Le texte présente Emmanuel Berl (1892-1976), un écrivain et intellectuel français connu pour ses positions politiques nuancées et ses contributions à la littérature et à la pensée politique. Né en 1892 dans une famille de la haute bourgeoisie, Berl a été mobilisé pendant la Première Guerre mondiale, une expérience qui a renforcé son pacifisme et son opposition au nationalisme.

Après la guerre, Berl a fréquenté les surréalistes et a collaboré avec des écrivains tels que Louis Aragon et Pierre Drieu la Rochelle. Il a publié plusieurs ouvrages critiques sur la bourgeoisie et la pensée bourgeoise, notamment « Mort de la pensée bourgeoise » (1929) et « Mort de la morale bourgeoise » (1930). Ces œuvres ont suscité des accusations de sympathie pour le communisme, bien que Berl ait toujours maintenu une position critique envers les idéologies extrêmes.

Berl a également été impliqué dans la vie politique et journalistique, dirigeant notamment l'hebdomadaire « Marianne » et soutenant le Front populaire tout en défendant un pacifisme intransigeant. Ses positions pacifistes, notamment son soutien aux accords de Munich en 1938, ont été controversées mais reflètent sa conviction que la guerre n'était pas une solution viable.

Pendant l'Occupation, Berl a rédigé des discours pour le gouvernement de Vichy, ce qui a suscité des critiques après la Libération. Cependant, il a également exprimé son opposition à l'intervention française en Espagne et a continué à écrire et à réfléchir sur les enjeux politiques et moraux de son époque.

Après la guerre, Berl s'est éloigné de la vie politique pour se consacrer à la littérature et à l'écriture d'ouvrages autobiographiques, tels que « Sylvia » (1952). Il a également travaillé sur une histoire de l'Europe, soulignant que l'Europe est une civilisation définie par un système de valeurs plutôt que par des critères géographiques, religieux ou ethniques.

Berl est décrit comme un homme de gauche avec des affinités pour la droite, un intellectuel modéré dans une époque de polarisation idéologique. Il est également connu pour ses relations complexes avec les femmes et ses mariages successifs. Son dernier ouvrage, « À venir » (1974), est dédié à Patrick Modiano, qui a contribué à préserver sa mémoire après sa mort en 1976.

Citations de l'auteur

1. « Il fut, écrit Bernard de Fallois, un généraliste dans une époque où l'on ne faisait plus confiance qu'aux spécialistes, un libéral dans une époque où les passions partisans et les fureurs idéologiques faisaient de l'intolérance une vertu, un modeste dans une époque où le vedettariat triomphait en littérature. »
2. « J'appartiens, confiera-t-il dans *Sylvia* (1952), à une de ces familles françaises qui, à la fois, restent juives et ne le sont plus. Elles répugnent à la conversion, et elles ne vont plus à la synagogue. »
3. « Le capitalisme ne saurait créer une idéologie : il est une absence d'idéologie, la négation même de tout idéal humain. »
4. « La pensée est révolutionnaire, ou elle n'est pas. »
5. « Le bourgeois croit qu'il est dans le même rapport avec le prolétaire que l'âme avec le corps. »
6. « Je persiste à penser que j'avais raison. Il m'a bien fallu constater que tout le monde me donnait tort ; les uns parce que haïssant les fascismes, je m'obstinais à détester la guerre, les autres parce que haïssant la guerre, je m'obstinais non seulement à détester les fascismes mais à prédire leur ruine. »
7. « Je hais les mensonges qui vous ont fait tant de mal. La terre, elle, ne ment pas. Elle demeure votre recours. Elle est la patrie elle-même. »
8. « Mon passé m'échappe, y dit-il. Tout devient ou fantôme ou mensonge. »
9. « Plus on va, plus facilement on se contente de mettre, en toute simplicité, d'un côté les bons, de l'autre les mauvais : pour ceux-ci, pas la moindre circonstance atténuante ; envers ceux-là, pas la moindre réserve, la moindre réticence. »
10. « L'Europe est en fait à ses yeux une civilisation, c'est-à-dire un « ensemble de structures engendrées par un certain système de valeurs » forgées par des expériences communes. »

Ces citations illustrent les positions nuancées et les réflexions profondes d'Emmanuel Berl sur la politique, la société, et la culture de son époque.

Henry de Montherlant (1895-1972)

Le texte présente Henry de Montherlant (1895-1972), un écrivain français dont l'œuvre touche à divers genres littéraires, notamment le roman, la nouvelle, l'essai, le récit, la poésie, les carnets et le théâtre. Montherlant a puisé l'inspiration principale de ses œuvres dans sa propre vie, en donnant à des épisodes de son existence une dimension supérieure.

Né à Paris en 1895 dans une famille en partie noble, Montherlant a été influencé dès sa jeunesse par la lecture de Friedrich Nietzsche et de Maurice Barrès, qui lui ont inculqué un idéal de courage et une éthique de l'honneur. Sa participation à la Première Guerre mondiale a inspiré ses premières œuvres, notamment sa pièce « L'exil » et son roman « Le songe ». Après la guerre, il s'est intéressé au sport, à la corrida et aux civilisations méditerranéennes, ce qui a influencé ses œuvres comme « Les Olympiques » et « Les Bestiaires ».

Montherlant a également écrit des œuvres anticolonialistes, comme « La rose de sable », et a traité des thèmes psychologiques complexes dans ses romans, notamment dans le cycle des « Jeunes filles ». Ses œuvres ont souvent été interprétées comme misogynes, mais Montherlant a plutôt exploré les différences entre les tempéraments masculin et féminin.

Pendant l'Occupation, Montherlant a évité la vie politique mais a continué à écrire et à publier des œuvres qui ont parfois été interdites par les autorités allemandes. Après la guerre, sa production théâtrale s'est intensifiée, avec des succès comme « La reine morte » et « Malatesta ». En 1960, il a été élu à l'Académie française.

Montherlant a toujours été fasciné par l'idée de suicide et a finalement choisi de se donner la mort en 1972, conformément aux principes romains qu'il avait exaltés. Sa vie et son œuvre reflètent une vision héraclitéenne de l'alternance et de la complémentarité des contraires, ainsi qu'une morale altière qui invite à la hauteur et à la noblesse d'esprit.

Citations de l'auteur

1. « J'étais fou de mes Romains comme Don Quichotte de ses héros de chevalerie. »
2. « Toutes les amitiés qui ont été retenues par l'histoire, écrira-t-il, ont pris naissance au collège ou sur les champs de bataille. »
3. « Il y a plus d'emploi de tout ce qui fait l'homme, dans trois mois de guerre, que dans toute une vie de paix. »
4. « Si on veut supprimer la guerre, il faut donner aux hommes de cœur, et notamment aux jeunes gens, quelque chose de même valeur qu'elle. »
5. « La nature alterne en elle-même le jour et la nuit, le chaud et le froid, la pluie et la sécheresse, la sérénité et la tempête. »

6. « L'essentiel est la hauteur. Elle vous tiendra lieu de tout. »

7. « En prison ! En prison pour médiocrité ! »

8. « L'honnêteté est la patrie de ceux qui ne veulent plus en avoir d'autre. Et cette patrie est un exil. »

9. « Dix ans après ma mort, tout le monde m'aura oublié. »

10. « Tout ce qui n'est pas littérature ou plaisir est temps perdu. »

Ces citations illustrent les thèmes récurrents de l'œuvre de Montherlant, notamment son admiration pour l'Antiquité, sa réflexion sur la guerre et la paix, son exploration des relations humaines, et son invitation à une vie noble et élevée.

Ernst Jünger (1895-1998)

Le texte présente Ernst Jünger (1895-1998), un écrivain allemand dont l'œuvre a eu une influence considérable en France. Né à Heidelberg en 1895, Jünger a vécu une vie marquée par la Première Guerre mondiale, qu'il a décrite avec une grande intensité dans ses carnets et ses ouvrages. Ses expériences de guerre ont inspiré des œuvres comme « Orages d'acier » (1920) et « La guerre, notre mère » (1922), qui ont été saluées pour leur authenticité et leur force littéraire.

Jünger a développé plusieurs figures clés au fil de sa vie, notamment celle du Soldat du front, qui représente la fin des guerres classiques et l'avènement de la guerre totale et impersonnelle. Il a également introduit la figure du Travailleur, un nouveau type humain adapté à la modernité technique et à la guerre totale. Jünger a critiqué le bourgeois libéral et a vu dans le Travailleur une figure capable de transformer la société.

Sous l'Occupation, Jünger a vécu à Paris et a fréquenté des cercles littéraires, tout en restant opposé au nazisme. Ses réflexions ont évolué après la Seconde Guerre mondiale, menant à la figure du Rebelle, qui refuse l'automatisme et le fatalisme de la technique. Dans « Sur les falaises de marbre » (1939), il critique le totalitarisme et la domination technique.

Dans ses dernières œuvres, Jünger a développé la figure de l'Anarque, un individu souverain par lui-même, qui n'a pas besoin de pouvoir pour exister. Cette figure représente une progression existentielle vers une position de non-action apparente, où l'individu reste fixe et observe le monde en mouvement.

Jünger est mort en 1998, à l'âge de 103 ans, laissant derrière lui une œuvre qui a capturé et réfléchi les évolutions de son temps. Il est considéré comme un exemple de « tenue », une figure européenne qui a su mépriser ce qui est bas et viser plus haut.

Citations de l'auteur

1. « Je pense, disait Jünger en 1973, que les Français savent apprécier lorsqu'un Allemand se présente comme tel au lieu de chercher à tout prix à se donner un visage qui n'est pas le sien. »
2. « Autrefois, dit Jünger, alors que nous rampions dans les cratères de bombes, nous croyions encore que l'homme était plus fort que le matériel. Cela devait s'avérer une erreur. »
3. « Notre capitulation ! » (en réponse à la question sur le plus affreux souvenir de la guerre)
4. « Voici longtemps que nous marchons vers un point zéro magique, que celui-là seul dépassera qui dispose d'invisibles sources d'énergie. » (Blätter und Steine, 1934)

5. « Plus nous nous vouons au changement, plus nous devons être intimement persuadés que se cache derrière lui un être calme. » (Le Travailleur, 1932)
6. « Est Rebelle [...] quiconque est mis par la loi de sa nature en rapport avec la liberté, relation qui l'entraîne dans le temps à une révolte contre l'automatisme et à un refus d'en admettre la conséquence éthique, le fatalisme. » (Traité du Rebelle, 1951)
7. « Le chemin mystérieux va vers l'intérieur. » (Novalis, cité par Jünger)
8. « Le Rebelle est un émigré de l'intérieur, qui cherche à préserver sa liberté au cœur de ces forêts où s'entrecroisent des « chemins qui ne mènent nulle part ». »
9. « L'Anarque est souverain par lui-même. Il s'adapte à toutes choses, parce que rien ne l'atteint. Ayant franchi le mur du temps, il est dans la position de l'étoile polaire, celle qui reste fixe tandis que la voûte étoilée tourne toute entière autour d'elle. »
10. « Les révolutions silencieuses sont les plus efficaces. » (Jünger)

Ces citations illustrent les réflexions profondes et les évolutions de la pensée d'Ernst Jünger, ainsi que son engagement à explorer les dimensions métaphysiques et morales de l'expérience humaine.

Leo Strauss (1899-1973)

Le texte présente Leo Strauss (1899-1973), un philosophe politique allemand d'origine juive, connu pour ses travaux sur la philosophie politique et la querelle des Anciens et des Modernes. Né en 1899 en Allemagne, Strauss a étudié à Marbourg et Fribourg-en-Brisgau, où il a été influencé par Ernst Cassirer, Edmund Husserl et Martin Heidegger. Il a travaillé sur Spinoza, Hobbes, et les philosophes médiévaux juifs et arabes.

Strauss a émigré aux États-Unis en 1937, où il a enseigné à la New School of Social Research de New York et à l'université de Chicago. Il a développé une philosophie politique qui se concentre sur l'étude des opinions dans la Cité et la question du bien commun. Strauss a également réactualisé la querelle des Anciens et des Modernes, critiquant le positivisme et l'historicisme modernes pour leur séparation des faits et des valeurs.

Strauss est connu pour sa théorie de l'« écriture ésotérique », selon laquelle les philosophes devraient être prudents dans la diffusion de leurs idées pour éviter de perturber l'ordre social. Il a également critiqué le relativisme des valeurs et le nihilisme moral, affirmant que la modernité a conduit à une crise de la pensée politique et philosophique.

En France, Strauss a été influent auprès de philosophes comme Raymond Aron et Claude Lefort. Ses idées ont également été controversées, notamment en raison de leur association avec certains néoconservateurs américains, bien que de nombreux straussiens aient critiqué la politique étrangère de George W. Bush.

Citations de l'auteur

1. « La philosophie est d'abord l'étude des opinions (doxa) dans la Cité, et en déduit que la philosophie première n'est pas la métaphysique, mais la philosophie politique. »
2. « La question fondamentale de la philosophie : « Qu'est-ce que la vie bonne ? » est d'ailleurs elle-même éminemment politique. »
3. « Le philosophe a le devoir de se soucier de politique, mais la Cité n'aime pas le philosophe, car elle recherche avant tout le bonheur, et non pas la sagesse. »
4. « Les Modernes, on le sait, ont adopté la position inverse. Pour les théoriciens des Lumières, c'est l'éducation de tous qui est la condition même du progrès : l'obscurantisme doit céder la place à la raison, car chacun est égal devant la science et la vérité. »
5. « S'en tenir à la « neutralité axiologique », c'est-à-dire vouloir distinguer radicalement les faits et les valeurs (l'être et le devoir-être) pour faire de l'étude des faits le seul objet des sciences sociales, explique Strauss, c'est ignorer que l'action humaine n'est jamais dépourvue d'orientation politique. »

6. « Une véritable « science de l'homme » ne peut séparer l'analyse des faits d'une réflexion sur les valeurs, car c'est ainsi seulement que l'on peut concevoir la notion de bien commun. »

7. « Le bien commun n'est par définition la propriété de personne, puisqu'il ne procède pas du droit positif, mais du droit naturel. »

8. « Reconnaître l'existence du bien commun n'est pas une volonté de soumettre la liberté individuelle à un ordre moral, écrit Strauss, mais créer l'espace pour une délibération sur le sens que nous voulons donner à notre condition de citoyen. »

9. « La philosophie est un mode de vie qui se fonde dans la radicalité du questionnement, et qui acquiert son unité interne par le fait que son questionnement et ses recherches ne se satisfont d'aucune réponse qui tire sa légitimité d'une autorité supérieure. »

10. « Le problème théologico-politique avait constitué le thème central de toutes ses recherches. La querelle des Anciens et des Modernes, qu'il a rallumée dès les années 1930, trouve précisément sa source dans les attitudes différentes adoptées par les deux écoles face au problème théologico-politique. »

11. « On ne peut, écrit Heinrich Meier, concevoir aucune objection plus puissante contre la vie philosophique que celle qui repose sur la croyance en un Dieu tout-puissant. »

12. « La Bible présente la seule contestation qui peut raisonnablement être faite à la prétention de la philosophie, et aussi qu'être fondé sur un acte de foi est fatal pour n'importe quelle philosophie. »

13. « La refondation de la philosophie politique et la confrontation avec la religion révélée, commente Heinrich Meier, sont deux aspects de la même entreprise. »

14. « L'homme moderne, écrit-il, est un géant dont nous ne savons pas s'il est meilleur ou pire que l'homme d'autrefois. »

15. « L'idéologie moderne du progrès est elle-même liée à la volonté cartésienne de conquête de la nature, « l'homme se transformant en maître et possesseur de la nature afin d'améliorer sa propre condition ». »

Ces citations illustrent les principales idées de Leo Strauss, notamment sa critique de la modernité, son approche de la philosophie politique, et sa réflexion sur la tension entre la raison et la Révélation.

Bertrand de Jouvenel (1903-1987)

Le texte présente Bertrand de Jouvenel (1903-1987), un intellectuel français dont la carrière et les idées ont traversé de nombreux domaines et mouvements politiques. Né dans une famille aristocratique, Jouvenel a été influencé par un milieu cosmopolite et mondain. Il a commencé sa carrière comme journaliste, couvrant des affaires internationales pour des journaux prestigieux.

Jouvenel a été membre du parti radical, mais a démissionné en 1934 pour fonder un hebdomadaire critique du régime. Il a également été impliqué dans des efforts de rapprochement franco-allemand et a interviewé des figures politiques importantes comme Churchill et Mussolini. En 1936, il a été reçu par Hitler, ce qui lui a valu des critiques.

Sous l'Occupation, Jouvenel a adopté des positions difficiles à situer, défendant Pétain tout en étant anticollaborationniste. Il a publié des ouvrages qui ont été appréciés par les Allemands, tout en travaillant pour le Deuxième Bureau et en ayant des contacts avec la Résistance.

Après la guerre, Jouvenel a été ostracisé en France mais a trouvé un soutien aux États-Unis, où ses livres « Du pouvoir » et « De la souveraineté » ont été bien accueillis. Il a été un des fondateurs de la Société du Mont-Pèlerin, un groupe important pour le renouveau du libéralisme. Jouvenel a également été un précurseur de l'écologie politique, plaçant pour une approche intégrale des ressources naturelles.

Dans les années 1960, Jouvenel a créé le groupe Futuribles, un réseau international de prospective. Il a également critiqué la surestimation de la croissance économique et a plaidé pour une approche plus équilibrée entre développement et environnement.

Citations de l'auteur

1. « Au XIXe siècle, le travail a été la vache à lait du capital, au XXe, le capital sera la vache à lait du travail. »
2. « On ne peut restaurer l'État qu'en faisant l'Europe ! »
3. « L'État moderne n'est autre chose que le roi des derniers siècles, qui continue triomphalement son labeur acharné, étouffant toutes les libertés locales, nivelant sans relâche, et uniformisant. »
4. « La souveraineté monarchique et la souveraineté populaire, loin de s'opposer, confèrent le même droit despotique aux détenteurs effectifs du pouvoir. »
5. « L'homme n'est pas un être égoïste mais un animal social et politique, le bien commun ne saurait se réduire à la simple addition des intérêts individuels. »

6. « Les démocraties libérales doivent s'attacher à établir l'« amitié sociale », soit un bien commun qui reste compatible avec l'esprit de la modernité. »

7. « Le PIB n'est pas le bonheur national brut. »

8. « Les dégradations du capital naturel n'apparaissent nulle part dans la comptabilité nationale, et cette omission conduit à une falsification inconsciente de la réalité. »

9. « Je me suis parfois demandé si, pour redresser les erreurs dans lesquelles nous jette notre manière de penser, nous ne devrions pas rendre aux rivières le statut de personnes qui était le leur aux époques païennes. »

10. « Les services publics futurs auront de plus en plus pour but l'élimination des inconvénients causés par l'économie moderne. »

11. « Ondoyant Narcisse », dit de lui Jean-François Revel.

12. « Plus qu'un penseur, Bertrand de Jouvenel a été un « passeur », dont l'itinéraire transversal jette la lumière sur tout un panneau méconnu de l'histoire intellectuelle française. »

Ces citations illustrent les idées et les engagements de Bertrand de Jouvenel, ainsi que ses réflexions sur le pouvoir, la souveraineté, l'économie, et l'écologie politique.

Konrad Lorenz (1903-1989)

Le texte présente Konrad Lorenz (1903-1989), un biologiste et zoologiste autrichien connu pour ses travaux sur l'éthologie, l'étude des comportements animaux et humains. Né en 1903 à Altenberg, en Autriche, Lorenz a développé une passion précoce pour les animaux et la théorie de l'évolution. Il a étudié la médecine à New York et en Allemagne, où il a été influencé par des figures scientifiques importantes.

Lorenz a développé l'éthologie, une nouvelle discipline qui étudie les bases biologiques du comportement animal et humain. Il a réhabilité la notion d'instinct, montrant que de nombreux comportements sont innés et peuvent être classés en quatre dimensions : causalité immédiate, ontogénétique, phylogénétique et adaptative. Ses travaux ont également introduit le concept d'empreinte (imprinting), où les jeunes animaux s'attachent instinctivement au premier être vivant qu'ils rencontrent.

Lorenz a également étudié l'agressivité, montrant que les pulsions agressives sont innées mais peuvent être canalisées par des rituels culturels. Il a souligné que l'agressivité est nécessaire pour la survie et peut être positive, mais que la technologie humaine a rendu certaines formes d'agression meurtrières.

En 1973, Lorenz a reçu le Prix Nobel de physiologie et de médecine pour ses contributions à l'étude des comportements. Ses travaux ont influencé de nombreux domaines, y compris la psychologie humaine et la psychologie évolutionnaire. À la fin de sa vie, Lorenz a exprimé des préoccupations sur la dégénérescence de l'homme moderne, l'impact des armes atomiques, la dégradation de l'environnement, et l'hyper-sensibilité aux plaisirs.

Citations de l'auteur

1. « Chaque espèce développe une gamme de comportements stables, quasiment invariables, qui lui est propre. »
2. « L'inné et l'acquis se combinent en permanence, si bien qu'aucune de ces deux notions ne peut être conçue indépendamment de l'autre. »
3. « C'est la nature (l'inné), explique-t-il, qui dit au petit animal qu'il doit s'attacher à quelqu'un, mais c'est la culture (l'acquis) qui lui dit qui il doit suivre. »
4. « L'agressivité intraspécifique existe chez de nombreuses espèces animales. Mais elle a ceci de remarquable qu'elle ne vise jamais à l'extermination des congénères. »
5. « La prédation, en outre, n'est pas à proprement parler un combat. C'est seulement chez l'homme que l'agression intraspécifique s'est généralisée. »
6. « L'homme qui appuie sur un bouton est complètement protégé des conséquences perceptives de son acte. »

7. « Stigmatiser un mal, c'est s'autoriser d'emblée à prendre des mesures pour l'anéantir ; là est la racine de toutes les formes de guerres religieuses. »

8. « Si vous dites que l'homme est un animal, vous avez raison, mais si vous dites que l'homme n'est qu'un animal, vous avez tort. »

9. « L'homme est par nature un être de culture. »

10. « L'homme, spécialiste de la nonspécialisation, doit recourir à son libre-arbitre. »

11. « L'homme est un animal 'inachevé', un être 'de manque', 'ouvert au monde'. »

Ces citations illustrent les principales idées de Konrad Lorenz sur l'éthologie, l'instinct, l'agressivité, et la nature humaine.

Je me suis permis ce rajout sur Arnold Gehlen, étant particulièrement complémentaire au travail de Lorenz.

Arnold Gehlen

Arnold Gehlen, philosophe, anthropologue et sociologue allemand, est surtout connu pour sa théorie du « Mängelwesen », ou « être de manque ». Selon Gehlen, les humains sont des êtres fondamentalement déficients, mal adaptés à leur environnement naturel. Cette insuffisance les oblige à compenser par l'action, la création d'institutions et la discipline. Gehlen soutient que les humains doivent constamment intervenir dans le monde par le biais de la technique et de la culture pour survivre. Il critique la modernité, qu'il considère comme incapable de fournir les structures stables nécessaires à l'épanouissement humain. Ses idées sont souvent associées à une vision conservatrice et pessimiste de la société.

Arnold Gehlen et Konrad Lorenz sont deux penseurs influents dont les idées présentent à la fois des divergences et des points communs significatifs, notamment en ce qui concerne leur vision de l'humanité et de la société.

1. Critique de la modernité :

- Les deux penseurs partagent une vision critique de la modernité. Ils estiment que la société moderne échoue à fournir un cadre stable et bénéfique pour l'épanouissement humain. Gehlen et Lorenz voient dans la modernité une source de déséquilibre et de dégénérescence, bien que leurs arguments diffèrent.

2. Importance de la culture et des institutions :

- Bien que leurs perspectives diffèrent, Gehlen et Lorenz reconnaissent tous deux le rôle crucial des structures culturelles et institutionnelles dans la régulation de la vie humaine. Pour Gehlen, ces structures compensent les déficiences humaines, tandis que pour Lorenz,

elles peuvent contribuer à la dégénérescence si elles ne sont pas en harmonie avec la nature humaine.

Différences principales

1. Vision de l'humanité :

- Gehlen : Les humains sont des êtres déficients nécessitant des compensations culturelles et institutionnelles.
- Lorenz : Les humains sont des généralistes adaptables, mais leur mode de vie moderne entraîne une dégénérescence.

2. Rôle de la culture et des institutions :

- Gehlen : La culture et les institutions sont essentielles pour compenser les déficiences humaines.
- Lorenz : La civilisation moderne est critiquée pour ses effets négatifs sur les instincts naturels.

3. Perspective sur la modernité :

- Gehlen : La modernité échoue à fournir des structures stables et entraîne une surcharge sensorielle.
- Lorenz : La modernité conduit à une dégénérescence génétique et sociale.

Ces différences et points communs illustrent deux perspectives distinctes mais complémentaires sur la nature humaine et les défis posés par la modernité. Gehlen se concentre sur les déficiences intrinsèques de l'humanité, tandis que Lorenz met en avant les capacités adaptatives des humains tout en critiquant les effets néfastes de la civilisation moderne.

Arthur Koestler (1905-1983)

Le texte présente Arthur Koestler (1905-1983), un écrivain et intellectuel hongrois d'origine juive, connu pour ses travaux sur le réductionnisme et le holisme, ainsi que pour ses réflexions sur la nature humaine et la société. Né à Budapest en 1905, Koestler a vécu une vie marquée par des expériences politiques et intellectuelles diverses.

Koestler a été membre du parti communiste allemand, a vécu en Union soviétique, et a participé à la guerre civile espagnole. Ses expériences l'ont conduit à rompre avec le communisme et à écrire « Le zéro et l'infini », un livre critique du stalinisme. Il a également été impliqué dans le sionisme, bien qu'il ait adopté une position controversée sur l'identité juive.

Dans la deuxième partie de sa vie, Koestler s'est éloigné de la politique pour se consacrer à l'étude des sciences, de la philosophie, et de l'évolution. Il a développé une critique du réductionnisme, affirmant que les systèmes vivants doivent être vus comme des ensembles hiérarchisés et intégraux, plutôt que comme des sommes de leurs parties. Il a introduit le concept de « holon » pour décrire ces entités à la fois autonomes et intégrées.

Koestler a également exploré les thèmes de la conscience, de la création artistique, et de la nature humaine. Ses travaux ont été influencés par des disciplines variées, de la neurobiologie à la théorie de l'évolution. Il a critiqué à la fois les pseudo-mystiques orientales et le scientisme, cherchant à comprendre la complexité de l'homme et de la société.

En 1983, Koestler s'est suicidé, estimant que sa maladie (leucémie et maladie de Parkinson) l'empêchait de continuer à écrire. Sa vie et ses travaux reflètent une quête constante pour comprendre et dépasser les contradictions de l'existence humaine.

Citations de l'auteur

1. « Il a essayé de faire mieux. Il l'a trouvé insuffisant. »
2. « Il était à la fois souriant et vigoureux, séduisant et dur. Il avait l'œil bleu saphir, tiré vers la tempe, légèrement asiatique et léonin. »
3. « J'avais essayé d'embrasser l'absolu et c'était une faillite. »
4. « Je me jetais, dira-t-il, dans les activités de la cellule avec ardeur. Je vivais dans la cellule, avec la cellule, pour la cellule. Je n'étais plus seul ; j'avais trouvé la chaude camaraderie dont j'avais soif. »
5. « Le zéro et l'infini » démontre le système stalinien de la « théorie des aveux ».
6. « L'homme est une réalité, alors que l'humanité n'est qu'une abstraction. »
7. « Cette psychologie, écrit-il, n'est pas tombée du ciel, elle est le produit de l'évolution. »

8. « Le réductionnisme consiste à réduire l'existence humaine à l'une seulement de ses composantes, et à affirmer qu'un ensemble n'est rien d'autre que la simple somme de ses parties. »

9. « Le holon est à la fois un tout et une partie d'un tout. »

10. « La conscience peut ainsi se définir comme la plus haute manifestation de la tendance intégrative à extraire de l'ordre à partir du désordre. »

11. « Une société sans structuration hiérarchique serait aussi chaotique que les mouvements fortuits des molécules d'un gaz. »

12. « Croire que nous connaissons un jour toutes les réponses est une illusion rationaliste. »

13. « L'idée que l'infini demeurera une énigme sans réponse m'est intolérable. »

14. « Le mysticisme en lui-même est insuffisant pour lui ; et même il lui répugne. »

Ces citations illustrent les principales idées et réflexions d'Arthur Koestler sur la nature humaine, la société, et la complexité des systèmes vivants.

Hannah Arendt (1906-1975)

Le texte présente Hannah Arendt (1906-1975), une philosophe et intellectuelle allemande d'origine juive, connue pour ses travaux sur le totalitarisme, la condition humaine moderne, et la nature de la politique. Née en 1906 à Linden, près de Hanovre, Arendt a été influencée par la philosophie de Martin Heidegger et s'est intéressée à la Grèce antique, à la politique, et à la nature de l'homme moderne.

Arendt a vécu une vie marquée par des expériences politiques et intellectuelles diverses. Elle a été membre du mouvement sioniste, a émigré à Paris après l'arrivée de Hitler au pouvoir, et a finalement trouvé refuge aux États-Unis. Ses travaux critiques sur le totalitarisme, notamment dans « Les origines du totalitarisme » (1951), ont été influents. Elle a également écrit sur la condition humaine moderne, la politique, et la nature de la liberté.

Arendt a développé une critique du totalitarisme, affirmant que c'est un phénomène radicalement nouveau et non une simple extension des tyrannies du passé. Elle a également critiqué l'idéologie des droits de l'homme, affirmant que les droits ne peuvent être garantis que dans le cadre d'une communauté politique. Ses travaux sur la politique et la condition humaine moderne ont été influencés par la pensée grecque, en particulier l'idée que la politique est l'expression majeure de la liberté humaine.

Arendt a également critiqué la modernité pour son éloignement de la tradition et son élévation du travail au rang d'activité dominante, ce qui a conduit à une société de travailleurs sans travail. Elle a prévenu contre de nouvelles formes de totalitarisme dans une société où l'individu est réduit à un simple consommateur.

En 1963, Arendt a publié « Eichmann à Jérusalem », un livre sur le procès d'Adolf Eichmann qui a provoqué une violente polémique. Elle a été accusée de banaliser le mal et de critiquer les dirigeants juifs qui ont collaboré avec les nazis. Arendt a répondu que le mal est banal parce qu'il est souvent le résultat d'un manque de pensée et d'un manque de jugement.

Citations de l'auteur

1. « Je dois dire que ça m'est complètement égal, disait-elle en 1972 lors d'un colloque à Toronto. Je ne crois pas que ce genre de chose éclaire le moins du monde les véritables questions de ce siècle. »
2. « L'amour est d'une richesse sans commune mesure avec d'autres possibilités accordées à l'être humain en même temps qu'un suave fardeau pour ceux qu'il atteint. »
3. « Seule la langue permet d'évaluer la réalité. Elle est l'ouverture au monde, elle exige que l'on séjourne auprès des hommes et des choses. »

4. « Le totalitarisme est un phénomène radicalement nouveau, sans commune mesure avec les tyrannies ou les dictatures du passé. »
5. « Le totalitarisme ne tend pas à soumettre les hommes à des règles despotiques, mais vers un système dans lequel les hommes sont de trop. »
6. « Les masses sont portées par le désir d'échapper à la réalité parce que, dans leur déracinement essentiel, elles ne peuvent plus en supporter les aspects accidentels et incompréhensibles. »
7. « L'homme est un être politique, mais il n'est pas politique naturellement, puisque c'est au contraire la politique, définie comme création d'un monde humain en dehors de la 'nature naturelle', qui constitue la nature humaine. »
8. « La politique ne peut jamais prendre la forme de la nécessité sans trahir son essence. »
9. « La modernité a progressivement consacré la prévalence du travail et favorisé l'extension de la sphère privée au détriment de la sphère publique. »
10. « Le mal peut être extrême, mais jamais radical ; il n'a pas de profondeur, il n'est pas démoniaque. Il peut dévaster le monde parce que, comme un champignon, il prolifère à la surface. »
11. « Le mal devient 'banal' dès lors qu'on ne se pose plus de questions. »
12. « Comprendre ne signifie pas nier l'atrocité, mais examiner et porter consciemment le fardeau de notre siècle. »

Ces citations illustrent les principales idées et réflexions d'Hannah Arendt sur le totalitarisme, la condition humaine moderne, et la nature de la politique.

Denis de Rougemont (1906-1985)

Le texte présente la biographie intellectuelle de Denis de Rougemont (1906-1985), un écrivain, philosophe et militant fédéraliste suisse. Né le 8 septembre 1906 à Couvet, près de Neuchâtel, dans une famille protestante originaire de Franche-Comté, Rougemont a été reconnu par Saint-John Perse comme l'une des personnalités les plus marquantes de sa génération littéraire. Il a été célébré à l'occasion de son centenaire par des colloques, expositions, concerts et spectacles.

Rougemont a commencé sa carrière en publiant son premier article en 1923 et envisageait initialement de faire des études de chimie avant de se tourner vers l'histoire, la psychologie et la philosophie. Il a étudié à Neuchâtel, Vienne et Genève, fréquentant notamment les séminaires de Jean Piaget et les cours de Max Niedermann sur la linguistique de Ferdinand de Saussure.

En 1929, Rougemont publie un pamphlet critique sur l'enseignement public, dénonçant une éducation égalitariste et théorique qui formait des individus passifs et conformistes. En 1930, il s'installe à Paris et se lie avec des intellectuels non-conformistes des années 1930, tels qu'Emmanuel Mounier et Alexandre Marc. Il participe à la fondation de la revue « Esprit » et collabore à plusieurs autres revues, y compris la « Nouvelle Revue Française ». Rougemont voyage beaucoup en Europe centrale, développant une vision fédéraliste et critique du modèle centralisateur de l'État-nation.

En 1935, il obtient un poste à l'université de Francfort, où il observe et critique le nazisme, le comparant au jacobinisme français. De retour en France, il devient rédacteur en chef des « Nouveaux Cahiers » et publie « L'amour et l'Occident », un ouvrage sur la passion amoureuse et son impact sur la culture occidentale. Rougemont critique la passion amoureuse comme une forme d'autodestruction et la contrapose à l'éthique chrétienne du mariage.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Rougemont est mobilisé dans l'armée suisse et publie des articles controversés sur la situation en France, ce qui lui vaut des sanctions. Il est ensuite envoyé aux États-Unis, où il noue des relations avec des intellectuels français réfugiés et continue à écrire et à publier.

Après la guerre, Rougemont s'installe à Ferney-Voltaire et se consacre à la construction européenne. Il adhère à l'Union européenne des fédéralistes et participe activement à plusieurs congrès et conférences européennes, y compris le Congrès de La Haye. Il préside le Congrès pour la liberté de la culture de 1952 à 1966 et fonde plusieurs institutions culturelles européennes, comme le Centre européen de la culture et la Fondation européenne de la culture.

Rougemont continue à promouvoir le fédéralisme et la culture européenne tout au long de sa vie, intégrant également les préoccupations écologistes dans ses réflexions. Il meurt à Genève le 6 décembre 1985, laissant derrière lui une œuvre importante sur l'avenir de l'Europe et la nécessité d'une culture européenne unifiée.

Citations de l'auteur

1. « Dans son extrême complexité d'Européen, il apparaît sur notre front occidental comme le plus représentatif de ce qui pourrait être, au regard de l'histoire, une figuration scientifique de l'Homo europeanus. »
2. « L'école, écrit-il, me rendit au monde, vers dix-huit ans, crispé et méfiant, sans cesse en garde contre moi-même à cause des autres desquels il ne fallait pas différer, profondément hypocrite donc, et le cerveau saturé d'évidences du type 2 et 2 font 4. »
3. « Mon texte n'a pas vieilli parce que l'école n'a pas changé. »
4. « L'historien canadien John Hellman parlera, pour le désigner, de « troisième voie communautarienne ». »
5. « Le national-socialisme, dit-il, est un « jacobinisme brun » et ses partisans, des sans-culottes en chemise brune. »
6. « Dictature exercée au nom du peuple, mystique de l'unité nationale, centralisation extrême de l'appareil étatique, répression féroce de tous les courants de pensée dissidents, exaltation du culte de la nation « considérée comme missionnaire d'une idée » : par tous ces traits, le nazisme s'avère la contrepartie allemande du jacobinisme de 1793. »
7. « Théorie et pratique, pensée et action, ne sont pas dissociables. »
8. « L'adultère en étant la conséquence logique, il lui oppose l'éthique chrétienne du mariage, reprenant à son compte la célèbre opposition entre Eros et Agapè, l'attraction érotique et la conception chrétienne de l'amour des personnes, qui revient (comme chez Platon) à appeler amour ce qui est privé de passion. »
9. « Les années du libertinage, note Christian Campiche, sont d'ailleurs parmi les plus fécondes pour Rougemont. »
10. « À cette heure où Paris exsangue voile sa face d'un nuage et se tait, que son deuil soit le deuil du monde ! »
11. « Il faut être aveugle, déclare-t-il, pour ne pas voir que nos sociétés sacrifient à la religion de la croissance pour la croissance tout ce qui a authentiquement de la valeur – avec des motivations et des critères économiques, sans aucune finalité humaine. »
12. « L'Europe est une culture – ou elle n'est pas ! »

Ces citations illustrent les principales idées et réflexions de Denis de Rougemont sur le fédéralisme, la culture européenne, et la nécessité d'une Europe unifiée.

Raymond Abellio (1907-1986)

Le texte présente la biographie intellectuelle et politique de Raymond Abellio (1907-1986), un écrivain et philosophe français dont le parcours a été marqué par des engagements politiques complexes et une évolution vers l'ésotérisme et la gnose. Né le 11 novembre 1907 à Toulouse dans une famille modeste, Abellio (alors connu sous le nom de Georges Soulès) a montré des dons précoces et a été boursier de la République. Il est entré à Polytechnique à 20 ans, où il a découvert la lutte des classes et s'est tourné vers le marxisme tout en s'intéressant au mysticisme chrétien.

En 1930, il a intégré l'École des Ponts et Chaussées et a milité au sein des étudiants socialistes, où il a rencontré des figures comme Claude Lévi-Strauss et Georges Lefranc. Il a également participé au cercle de réflexion X-Crise, créé par des polytechniciens antilibéraux. Après ses études, il a été affecté dans la Drôme, où il a travaillé avec Jules Moch, un député socialiste SFIO. Il a également été fasciné par le surréalisme et a essayé l'« écriture automatique ».

En 1935, il a rejoint la tendance Gauche révolutionnaire, une coalition de syndicalistes révolutionnaires, d'anarchistes et de trotskystes. Il est devenu secrétaire adjoint de la fédération de la Drôme et a dirigé un hebdomadaire local du parti. En 1936, sous le gouvernement du Front populaire, il est revenu à Paris et a travaillé à l'Économie nationale et au service des Grands Travaux et de l'urbanisme. Il est entré au comité directeur de la SFIO en tant que représentant de la Gauche révolutionnaire.

En 1938, il a rejoint la tendance du Redressement socialiste de Ludovic Zoretti et Georges Lefranc. Il a également étudié l'œuvre de Nietzsche, cherchant à concilier révolution et spiritualité. En 1939, il a été mobilisé comme lieutenant et a été prisonnier de guerre en 1940. Pendant sa captivité, il a été influencé par l'œuvre du national-socialiste Fritz Nonnenbruch, défenseur d'un découpage du monde en grandes zones continentales autonomes.

Libéré en 1941, il a rejoint le Mouvement social révolutionnaire (MSR) dirigé par Eugène Deloncle, un ancien cagouleur. Il a publié des articles dans l'hebdomadaire Révolution nationale, prônant la création d'un parti de purs. Il a également coécrit avec André Mahé le livre « La fin du nihilisme », qui reprenait des éléments de l'idéologie nationale-socialiste.

En 1942, il a participé à une crise au sein du MSR, menant à la création d'un « second MSR » dirigé par lui-même et d'autres. Il a également commencé à travailler en secret avec la Résistance, transmettant des informations à des réseaux gaullistes. En 1943, il a été reçu par Pierre Laval et a participé au Front révolutionnaire national (FRN), une organisation regroupant des partis collaborationnistes.

En 1943, il a également rencontré Pierre de Combas, un guérisseur qui est devenu son « maître spirituel », et une femme, Jane L., qui a joué un rôle essentiel dans sa « seconde naissance ». Après la Libération, il a été condamné par contumace mais a été acquitté en 1952 pour « services rendus à la Résistance ». Il a changé de nom pour devenir Raymond Abellio et s'est retiré de la politique pour se consacrer à l'ésotérisme et à la gnose.

Dans ses œuvres ultérieures, Abellio a exploré des thèmes tels que la « transhistoire », l'astrologie, la numérologie biblique, et la phénoménologie de Husserl. Il a également écrit des romans métaphysiques, affirmant que « Écrire et aimer sont les deux seules expériences originelles et ultimes ».

Citations de l'auteur

Voici les citations extraites du texte :

1. « De tous ceux que l'on range habituellement dans la catégorie des écrivains de la Collaboration », Raymond Abellio – qui s'appelait alors encore Georges Soulès – est sans doute l'un de ceux dont l'itinéraire a été le plus surprenant. »
2. « D'emblée, et pour créer le climat, Soulès renversait l'équation de Maurras. Il disait mystique d'abord, politique ensuite, économique enfin ».
3. « Il avait une volonté de fer, une ambition impatiente et sans limites visibles, de la force et aussi du charme, et une énorme capacité de dissimulation [...] À côté de cela, un grand infantilisme idéologique. »
4. « Nous ne cherchons plus le Bonheur, nous cherchons le triomphe de la Volonté et de la Vie. »
5. « Aucune compréhension profonde ne peut être atteinte, en quelque domaine que ce soit, dira-t-il dans ses Mémoires, que si l'homme intérieur y préside, détaché de tout, même de soi, par le mystère d'une communion qui est à la fois intime participation et infinie distance. »
6. « Quand j'examine aujourd'hui mes raisons d'alors, écrit Abellio en 1964, ce n'est plus telle ou telle politique qui m'importe encore, mais l'idée que nous nous faisons tous de la politique en général, de la politique en tant que telle, pour remplir notre vie et assumer notre destin. »
7. « La puissance n'est pas la connaissance, et sa recherche implique une sorte de péché contre l'esprit. »
8. « Écrire et aimer sont les deux seules expériences originelles et ultimes. »
9. « Vivre ou écrire ? Faux problème. Écrire et vivre. »
10. « Ce ne sont pas nos actes qui nous sanctifient, c'est nous qui sanctifions nos actes. »

11. « Après 40, lorsque je voulus rencontrer les socialistes allemands, dira-t-il plus tard, je les ai cherchés pendant deux ans et je ne les ai pas trouvés. »

12. « On lutte contre le bolchevisme en supprimant l'injustice sociale. Mais [...] on ne supprime pas la lutte de classes [...] par des lois ou des décrets. »

13. « Pierre de Combas, qui se donnera la mort en janvier 1950, a en grande partie inspiré le personnage de Joseph Pujolhac dans Heureux les pacifiques, où Abellio se met en scène lui-même sous le nom de Robert Saveilhan. »

Ces citations illustrent les principales idées et réflexions de Raymond Abellio sur son parcours politique, sa transition vers l'ésotérisme et la gnose, et ses réflexions sur l'écriture et l'amour.

Jules Monnerot (1909-1995)

Le texte présente la biographie intellectuelle de Jules Monnerot (1909-1995), un sociologue et écrivain français connu pour ses travaux sur le communisme, le sacré, et les totalitarismes. Né le 28 novembre 1908 à la Martinique, Monnerot a grandi dans un milieu non conformiste, influencé par le communisme et la négritude. Il a été élève à Paris, où il a développé des liens avec des figures intellectuelles comme Julien Gracq et Roger Caillois.

Au début des années 1930, Monnerot s'est lié aux surréalistes et a fondé une revue intitulée « Légitime défense », qui n'a eu qu'un seul numéro. Il a également écrit pour « Inquisitions », une revue patronnée par Aragon et Tristan Tzara. Monnerot a développé une fascination pour le sacré et les mythes, influencé par Georges Bataille et Georges Sorel. Il a été membre du Collège de sociologie, mais a rapidement pris ses distances avec ce groupe.

Monnerot a été mobilisé pendant la Seconde Guerre mondiale et a participé à la Résistance. Après la guerre, il a fondé la revue « Critique » et a publié plusieurs ouvrages importants, dont « La poésie moderne et le sacré » et « Les faits sociaux ne sont pas des choses ». Ces travaux critiquent la sociologie de Durkheim et mettent en avant l'importance de l'herméneutique et de la psychologie dans l'étude des phénomènes sociaux.

En 1949, Monnerot a publié « Sociologie du communisme », un ouvrage controversé qui analyse le communisme comme une religion séculière. Il a également écrit « Sociologie de la révolution », où il compare le fascisme à un vaccin anticomuniste. Monnerot a été impliqué dans une polémique avec Hannah Arendt sur le fonctionnalisme des idéologies et des religions.

Dans les années 1970, Monnerot a publié « Intelligence de la politique », un ouvrage inachevé qui synthétise ses réflexions sur l'action historique et les limites du volontarisme. Il a également écrit sur la censure et la pensée unique, critiquant les formes de conditionnement social et médiatique. Monnerot est décédé en 1995, laissant derrière lui une œuvre complexe et souvent méconnue.

Citations de l'auteur

1. « L'idéologie est une offre intellectuelle répondant à une demande affective. »
2. « Le pulsionnel est le matériau même dont est fait le conceptuel. »
3. « Les faits sociaux ne sont pas des choses. »
4. « L'homme n'habite pas un monde de faits, mais un monde de significations. »
5. « Il n'y a pas de société, il y a des états sociaux vécus par les hommes. »

6. « Les grands totalitarismes sont des religions séculières en ce sens qu'elles visent à construire un paradis sur terre. »
7. « Le communisme est l'« islam du XXe siècle »
8. « L'action historique débouche presque toujours sur des résultats imprévus. »
9. « L'existence humaine est tragique, car l'homme qui fait l'histoire ne sait jamais quelle histoire il fait. »
10. « La censure psychologique est une ignorance militante, tandis que la censure sociologique est un reflet des préjugés régnants. »
11. « Nos contemporains sont les humains les plus conditionnés de l'histoire. »
12. « La France doit être voulue à chaque génération. »

Ces citations illustrent les principales idées et réflexions de Jules Monnerot sur le sacré, les totalitarismes, la psychologie et la sociologie, ainsi que sa critique de la pensée unique et de la censure.

Michel Villey (1914-1988)

Le texte présente la biographie intellectuelle de Michel Villey (1914-1988), un philosophe et historien du droit français connu pour ses travaux sur la généalogie du droit et sa critique de la pensée juridique moderne. Né à Caen le 4 avril 1914, Villey a exercé une influence profonde sur la pensée juridique française, formant plusieurs générations de juristes et philosophes du droit.

Villey a été professeur à l'université de Strasbourg avant d'être nommé en 1961 à la faculté de droit de Paris, où il a créé le Centre de philosophie du droit et la revue « Archives de philosophie du droit ». Ses ouvrages ont exercé une influence durable sur la pensée juridique française. Parmi ses élèves figurent des figures éminentes comme Yan Thomas, Marie-Anne Frison-Roche et Marie-France Renoux-Zagamé. Un Institut Michel Villey, dirigé par Olivier Beaud, a été créé en 1998 à l'université de Paris II Panthéon-Assas.

L'œuvre de Villey se centre autour de la question fondamentale de la nature véritable du droit. Il a entrepris une « généalogie du concept de droit », remontant aux origines pour comprendre comment le droit a évolué. Son point de départ est Aristote, qui distingue deux formes de justice : la justice générale (morale) et la justice particulière (droit proprement dit). Villey considère Aristote comme le « fondateur de la philosophie du droit ».

Villey étudie ensuite le droit romain, en particulier à travers les œuvres de Cicéron et le Digeste, une compilation des consultations des grands jurisconsultes. Il constate que le droit romain est imprégné de philosophie grecque, en particulier la conception aristotélicienne. Le droit, dans l'Antiquité, n'est pas une substance mais une relation sociale, impliquant une pluralité de personnes. Son objectif est d'établir l'équité dans cette relation, en donnant à chacun ce qui lui revient.

Villey critique la distinction moderne entre être et devoir-être, affirmant que les valeurs résident dans les choses elles-mêmes. Le droit est une « chose », une « res justa », qui concerne des choses concrètes. Le travail du droit est distinct du travail législatif, qui consiste à édicter des normes. Le droit n'est pas affaire de normes, mais de déterminer un partage équitable des biens et des charges dans un groupe.

Villey défend une conception du droit naturel classique, différente du droit naturel moderne. Le droit naturel classique est fondé sur l'observation du monde réel, tandis que le droit naturel moderne est subjectif et abstrait. Villey critique le positivisme juridique, qui réduit le droit à un ensemble de normes définies par les législateurs, et le normativisme de Hans Kelsen, qui voit le droit comme un empilement de normes abstraites.

Villey critique également l'idéologie des droits de l'homme, qu'il considère comme une forme de droit naturel moderne. Il argumente que les droits de l'homme sont une idéologie bourgeoise qui ignore la nature relationnelle du droit. Il les décrit comme « irréels », « impuissants », « inconsistants » et « inapplicables », les qualifiant de « fausses créances » et d'« illusions ». Villey décrit les droits de l'homme comme une religion moderne, avec ses textes sacrés, son clergé et ses célébrations solennelles.

Michel Villey est décédé le 24 juillet 1988, laissant derrière lui une œuvre qui interroge l'histoire du droit moderne comme une histoire d'oubli du droit authentique.

Citations de l'auteur

1. « Le droit n'est pas affaire de normes. Il ne se confond pas avec la loi. »
2. « L'objet du droit n'est pas de dicter à l'individu des règles de conduite, mais de déterminer un partage des biens et des charges dans un groupe entre plusieurs personnes. »
3. « Le droit naturel classique est tombé en désuétude au Moyen Âge, époque à laquelle la signification authentique du droit est progressivement déformée ou perdue de vue. »
4. « Le droit naturel moderne est un droit subjectif totalement abstrait. »
5. « Les droits de l'homme sont à la fois « irréels », « impuissants », « inconsistants », « inapplicables » car « contradictoires ». »
6. « Chacun des prétendus droits de l'homme est la négation des autres droits et, pratiqué séparément, générateur d'injustices. »
7. « Au XXe siècle, les droits de l'homme sont une religion. Ils brandissent leurs textes sacrés comparables aux Tables de la Loi dictées par Moïse. »
8. « L'histoire du droit moderne ne serait-elle rien d'autre que l'histoire de l'oubli du droit ? »

Ces citations illustrent les principales idées et réflexions de Michel Villey sur la nature du droit, sa critique du positivisme juridique et de l'idéologie des droits de l'homme, ainsi que sa vision de l'histoire du droit moderne comme une histoire d'oubli.

Julien Freund (1921-1993)

Le texte présente la biographie intellectuelle de Julien Freund (1921-1993), un philosophe politique français connu pour ses travaux sur l'essence du politique et la critique de l'impolitique. Né le 9 janvier 1921 à Henridorff, en Moselle, Freund a eu une vie marquée par l'engagement résistant pendant la Seconde Guerre mondiale et une carrière académique consacrée à l'étude de la politique.

Freund a été pris en otage par les Allemands en 1940 mais a réussi à s'échapper et à rejoindre la zone libre, où il a participé à la Résistance. Après la guerre, il a enseigné la philosophie et a obtenu son agrégation en 1949. En 1960, il est devenu maître de recherche au CNRS et en 1965, professeur de sociologie à l'université de Strasbourg, où il a fondé plusieurs institutions, dont un Laboratoire de sociologie régionale et un Institut de polémologie.

Freund a été influencé par la philosophie d'Aristote, la sociologie allemande (notamment Max Weber et Georg Simmel) et les œuvres de Vilfredo Pareto et Machiavel. Son œuvre majeure, « L'essence du politique », publiée en 1965, explore la nature fondamentale de la politique et critique l'idée que la politique peut être réduite à des catégories étrangères comme l'économie, la morale ou l'esthétique. Il distingue entre la politique, qui est variable et circonstancielle, et le politique, qui est une catégorie conceptuellement immuable.

Freund soutient que la politique est une activité consubstantielle à l'existence humaine, intrinsèque à la société et non le résultat d'une convention. Il identifie trois présupposés fondamentaux de la politique : la relation de commandement et d'obéissance, la relation entre le public et le privé, et la relation entre l'ami et l'ennemi. Il insiste sur la nécessité de distinguer la politique et la morale, affirmant que la politique a sa propre dimension morale, ordonnée au bien commun.

Freund critique également le pacifisme, qu'il considère comme profondément polémogène, et argue que la paix n'est pas l'abolition de l'ennemi, mais un accommodement avec lui. Il décrit la guerre et la paix comme des notions corrélatives et inséparables, et critique l'idée de la guerre comme un mal absolu.

Après 1968, Freund a été ostracisé par une partie de l'intelligentsia de gauche et a choisi une retraite anticipée pour se concentrer sur ses travaux loin des coterie parisiennes. Il a continué à publier et à influencer ses anciens élèves, dont Chantal Delsol et Michel Maffesoli. Freund est décédé en 1993, laissant inachevé un ouvrage sur le droit.

Citations de l'auteur

1. « Impolitique est aussi l'idée que la politique a pour objet de réaliser une quelconque fin dernière de l'humanité, comme le bonheur, la liberté en soi, l'égalité absolue, la justice universelle ou la paix éternelle. »
2. « L'essence du politique désigne chez Julien Freund l'une des « activités originaires » ou orientations fondamentales de l'existence humaine. »
3. « L'homme est par nature un être politique et social. L'état politique ne dérive donc pas d'un état antérieur. »
4. « S'il y a des révolutions politiques, il n'y a pas de révolution dans le politique. »
5. « La politique possède des présupposés, c'est-à-dire des conditions constitutives qui font que cette activité est ce qu'elle est, et non pas autre chose. »
6. « La politique n'en est pas pour autant « immorale ». Elle a même sa propre dimension morale, en ce sens qu'elle est ordonnée au bien commun. »
7. « La politique est avant tout affaire de puissance. Agir politiquement, c'est exercer une puissance. »
8. « La paix n'est pas l'abolition de l'ennemi, mais un accommodement avec lui. »
9. « La société actuelle est devenue tellement molle qu'elle n'est même plus capable de faire la politique du pire. »
10. « L'avenir, c'est le massacre ! »

Ces citations illustrent les principales idées et réflexions de Julien Freund sur l'essence du politique, la critique de l'impolitique, et la nature conflictuelle de la politique.

Jean Cau (1925-1993)

Le texte présente la biographie et la pensée de Jean Cau (1925-1993), un écrivain français connu pour son style unique et ses positions intellectuelles controversées. Né le 8 juillet 1925 à Bram, dans l'Aude, Cau a grandi dans un environnement ouvrier et a été influencé par le Front populaire et la guerre d'Espagne. Après une licence de philosophie, il est monté à Paris, où il a été adopté par le cercle de Jean-Paul Sartre et est devenu son secrétaire de 1947 à 1956.

Cau se fait rapidement connaître dans le monde littéraire avec ses premiers livres, « Le fort intérieur » et « Maria-Nègre », parus en 1948. Écrivant aux « Temps modernes », il est considéré comme l'un des espoirs de la gauche intellectuelle. Son style d'écriture, marqué par le détachement et la précision, reflète son esprit vif et critique.

Dans les années 1950, Cau est au cœur de l'intelligentsia, publiant fréquemment et expérimentant divers genres. Il adapte des œuvres de Cervantès et de Virginia Woolf et est connu pour son accent caractéristique du Sud de la France et son attitude critique envers des personnalités comme Albert Camus. Son roman de 1961, « La pitié de Dieu », remporte le prix Goncourt, marquant l'apogée de sa renommée littéraire.

Cependant, l'esprit indépendant de Cau commence à susciter la critique. Son enquête sur l'OAS dans « L'Express » en 1962 et ses propos controversés sur les morts de la station de métro Charonne et l'Algérie nouvellement indépendante marquent un tournant. Il commença à prendre ses distances avec la gauche intellectuelle, critiquant son hypocrisie et ce qu'il considérait comme ses origines bourgeoises, malgré son attachement affiché à la classe ouvrière et à la politique de gauche.

En 1965, son roman « Le meurtre d'un enfant » fit sensation par son imagerie vive et troublante. Son soutien au général de Gaulle lors de l'élection présidentielle de 1965 l'aliéna encore davantage de la gauche. Il se retira progressivement de l'establishment littéraire, décrivant ce départ comme une libération. Il reprocha à la gauche d'avoir trahi ses origines et sa modernité qui semblait se nourrir d'une haine du passé.

Les œuvres ultérieures de Cau, dont « Le pape est mort », « L'agonie de la vieille » et « Le temps des esclaves », furent marquées par une critique acerbe de la société contemporaine et de ses valeurs. Il déplora le déclin de la grandeur et la montée de la médiocrité, attaquant la « mélasse tiède » de la vie moderne. Son admiration pour de Gaulle était remarquable, le considérant comme une figure d'une grandeur indéniable dans un monde dominé par des préoccupations mesquines.

L'amour de Cau pour l'Espagne, en particulier pour sa culture et ses traditions, était un thème récurrent dans ses écrits. Il célébrait la corrida comme une forme d'art et une danse de vie et de mort, critiquant ceux qui n'en comprenaient pas la signification. Son roman « Sévillanes » est une lettre d'amour à l'Espagne, capturant sa culture vibrante et l'esprit de son peuple.

Dans ses dernières années, Cau continua d'écrire abondamment, contribuant à « Paris-Match » et publiant des essais et des romans qui reflétaient son pessimisme croissant quant à l'état de la société. Il demeurait un outsider, critique de la gauche comme de la droite, et se définissait comme un esprit libre, un aventurier et un flâneur.

Jean Cau est décédé le 18 juin 1993, laissant derrière lui une œuvre qui témoigne de sa voix unique et de sa position intransigente contre la médiocrité et le déclin qu'il percevait dans la société moderne. Son héritage est celui d'une excellence littéraire et d'une intégrité morale, marquée par son refus du conformisme et sa quête incessante de vérité et de beauté.

Citations de l'auteur

1. « Moi, racontera-t-il, j'étais un Méridional exigeant, assez sec, assez dur. Je croyais à certaines choses, certains idéaux, certains mythes, certaines valeurs. »
2. « Je dis, moi, que c'est toujours le moment, pour un journaliste, de cracher le morceau. »
3. « Je ne lui dois rien mais je lui dois tout. Qu'ai-je appris de lui, par imprégnation et non par leçons et discours ? »
4. « Je crois que, vraiment, le socialisme et le communisme, de même que le renard la rage, véhiculent le totalitarisme et véhiculent la terreur. »
5. « Je suis en liberté. Je ne suis pas un militant, mais un aventurier, un voltigeur, une flanc-garde. »
6. « Quelle est cette décadence qui, comme une ignoble tunique de Nessus, brûle notre peau sans que nous puissions l'en arracher ? »
7. « La passion, ce n'est pas à moi de te la donner. Ou bien elle t'habite, ou bien d'elle tu es désert. »
8. « Pour croire, la position assise est la bonne. Mais il en est une de bien meilleure encore : à genoux. »
9. « Frères écrivains d'encre et de sang, que mon exemple reste éternellement gravé dans vos mémoires et si, égarés par les vanités de ce monde ou tentés de les moquer en faisant des galipettes en bicornes, un jour votre orgueil défaille, un jour vos genoux ploient devant cette Vieille Dame, pensez à moi. Relevez-vous. Ne vous présentez pas. C'est mal. »

10. « Comment classer Jean Cau, qui est une sorte de caillou dans les lentilles de la littérature du XXe siècle ? »

Ces citations illustrent les principales idées et réflexions de Jean Cau sur la politique, la littérature, la société, et la vie, ainsi que sa critique de la médiocrité et de la décadence moderne.

Jean Baudrillard (1929-2007)

Le texte présente la biographie et la pensée de Jean Baudrillard (1929-2007), un sociologue et philosophe français connu pour ses travaux sur la société de consommation, la simulation, l'hyperréalité et la postmodernité. Né à Reims en 1929, Baudrillard a grandi dans une famille d'origine paysanne et ardennaise. Il a été remarqué dès l'école primaire et a intégré le lycée grâce à une bourse. Influencé par la « pataphysique » d'Alfred Jarry, il a ensuite étudié à la Sorbonne, où il a obtenu une agrégation d'allemand et est devenu professeur de lycée.

Baudrillard a rompu avec l'enseignement secondaire pour entreprendre une thèse de doctorat sous la direction de Henri Lefebvre, tout en suivant les cours de Roland Barthes. Proche des situationnistes et de Guy Debord, il a participé aux événements de Mai 68. Sa thèse sur le « système des objets », publiée en 1968, a été suivie par d'autres ouvrages critiques sur la société de consommation, comme « La société de consommation » (1970).

Dans ses premiers travaux, Baudrillard critique le capitalisme consumériste, montrant que la consommation n'est pas une simple pratique matérielle, mais une activité de manipulation des signes. Il distingue entre la valeur d'usage, la valeur d'échange, la valeur symbolique et la valeur de signe des objets. En 1972, « Pour une critique de l'économie politique du signe » lui a valu une renommée internationale.

En 1973, « Le miroir de la production » marque sa rupture avec le marxisme, qu'il considère comme un miroir de la société bourgeoise. « L'échange symbolique et la mort » (1976) le conduit à abandonner la logique sémiotique pour celle des systèmes symboliques, inspirée par Marcel Mauss et Georges Bataille. Il introduit la notion de « simulacre », où la copie remplace l'original et devient plus réelle que lui.

Dans les années 1980, Baudrillard s'intéresse aux techniques de communication et à la nature des relations sociales qu'elles déterminent. Il critique la notion de séduction et la simulation, affirmant que la modernité a cédé le pas à la postmodernité, où règne la simulation. Il décrit comment la technologie de l'information a effacé le sens et réduit le réel aux signes autoréférentiels.

Baudrillard affirme que nous sommes entrés dans une ère où la réalité est remplacée par des simulacres qui s'autoengendrent et s'auto-reproduisent. Il parle d'une « extermination du réel par son double » et d'une « implosion » du sens dans les médias et les masses. L'homme devient un « pur écran » intégral à un réseau intégral. Il critique également les idéologies postmodernes, affirmant qu'elles ne sont que des systèmes de signes.

Dans les années 1990, Baudrillard continue de développer sa théorie en l'appliquant à des événements médiatiques, comme la guerre du Golfe et les attentats du 11 septembre. Il affirme que le terrorisme est une réponse symbolique à l'universalité abstraite de l'Occident. Il critique l'Occident pour sa volonté de soumettre les cultures à une loi d'équivalence et pour sa perte de valeurs propres.

Baudrillard a été critiqué pour son apolitisme, son irrationalisme et son supposé réactionnarisme. Il a répondu à ses critiques en défendant la liberté de pensée et en dénonçant la lâcheté intellectuelle. Il est décédé en 2007, laissant derrière lui une œuvre complexe et provocatrice qui continue de susciter des débats.

Citations de l'auteur

1. « On ne consomme jamais l'objet en soi, on manipule toujours les objets comme ce qui vous distingue. »
2. « C'est finalement parce que la consommation se fonde sur un manque qu'elle est irrépressible. »
3. « Le marxisme n'est que l'horizon désenchanté du capital. »
4. « La séduction représente la maîtrise de l'univers symbolique, alors que le pouvoir ne représente que la maîtrise de l'univers réel. »
5. « Le réel n'existe plus. »
6. « Nous sommes dans un univers où il y a de plus en plus d'information, et de moins en moins de sens. »
7. « L'information, contrairement à ce qu'on croit, est une sorte de trou noir, c'est une forme d'absorption de l'événement. »
8. « L'homme devient lui-même un « pur écran » qui absorbe tout ce que distillent les réseaux. »
9. « Le Bien ne réduit pas le Mal, ni l'inverse d'ailleurs : ils sont à la fois irréductibles l'un à l'autre et leur relation est inextricable. »
10. « La seule manière de résister au mondial, c'est la singularité. »

Ces citations illustrent les principales idées et réflexions de Jean Baudrillard sur la société de consommation, la simulation, l'hyperréalité et la postmodernité.

Jean-Claude Michéa (né en 1950)

Le texte présente la pensée critique de Jean-Claude Michéa (né en 1950), un philosophe français connu pour ses analyses sur la gauche moderne et son adhésion à l'idéologie du progrès. Michéa critique la gauche contemporaine pour son abandon des valeurs populaires et son ralliement aux idéaux libéraux, ce qui a conduit à une perte d'autonomie et de connexion avec les travailleurs et les classes populaires.

Michéa commence par rappeler que la gauche a progressivement adopté l'idéologie du progrès, qui contredit les valeurs populaires et favorise le déracinement et l'individualisme. Il souligne que cette adhésion a conduit la gauche à devenir réformiste et même libérale, perdant ainsi son identité socialiste. Il critique également la gauche pour son mépris des traditions et des solidarités locales, qui sont pourtant essentielles pour la survie des classes populaires.

Michéa explique que le mouvement socialiste d'origine était indépendant des idéaux de la gauche progressiste et critiquait à la fois le capitalisme et l'individualisme des Lumières. Il souligne que les premiers socialistes distinguaient entre les aspects positifs et négatifs du passé, reconnaissant que certaines traditions étaient essentielles pour une société digne de ce nom. Il critique l'alliance historique entre le socialisme et la gauche progressiste, qui a conduit à une confusion entre émancipation et modernité.

Michéa argue que la gauche moderne a adopté l'idéologie du progrès, qui est intrinsèquement liée au libéralisme et à l'économie de marché. Il critique la gauche pour son soutien à la financiarisation du capital et à la mondialisation économique, qui ont conduit à une perte de connexion avec les travailleurs. Il souligne que la gauche a remplacé l'anticapitalisme par un « antifascisme » de simulacre et le socialisme par un individualisme « bobo ».

Michéa critique également la gauche pour son mépris des valeurs populaires et son soutien à des valeurs « progressistes » qui ne reflètent pas les préoccupations des classes populaires. Il argue que la gauche moderne a abandonné les travailleurs et les classes populaires pour se concentrer sur des questions de société et des minorités, ce qui a conduit à une perte de soutien populaire.

Enfin, Michéa appelle à un renouvellement du socialisme enraciné dans les valeurs populaires et les traditions locales. Il critique le libéralisme pour son incapacité à distinguer entre les aspects positifs et négatifs du passé et pour son soutien à une mondialisation économique qui détruit les solidarités locales. Il argue que la gauche doit retrouver son autonomie et sa connexion avec les travailleurs pour lutter efficacement contre le capitalisme.

Citations de l'auteur

1. « La gauche s'est coupée du peuple parce qu'elle a très tôt adhéré à l'idéologie du progrès, qui contredit à angle droit toutes les valeurs populaires. »
2. « La théorie du progrès est directement associée à l'idéologie libérale. »
3. « Le projet libéral a abouti à deux choses : d'un côté, l'État de droit, officiellement neutre sur le plan des valeurs morales et idéologiques, et de l'autre, le marché autorégulateur. »
4. « La gauche réformiste se distingue des conservateurs le temps d'une campagne par un effet d'optique. Puis, lorsque l'occasion lui est donnée, elle s'emploie à gouverner comme ses adversaires. »
5. « Le mouvement socialiste a été progressivement conduit à substituer à la lutte initiale des travailleurs contre la domination bourgeoise et capitaliste celle qui allait bientôt opposer – au nom du progrès et de la modernité – un peuple de gauche et un peuple de droite. »
6. « La gauche s'est très vite persuadée que la financiarisation du capital représentait une évolution inéluctable et un avenir indépassable. »
7. « La gauche moderne a remplacé l'anticapitalisme par un antifascisme de simulacre, le socialisme par l'individualisme bobo. »
8. « La gauche doit retrouver son autonomie et sa connexion avec les travailleurs pour lutter efficacement contre le capitalisme. »
9. « Le projet socialiste apparaît bien comme une continuation de la morale populaire par d'autres moyens. »
10. « L'incapacité pathétique d'assumer [la] dimension conservatrice de la critique anticapitaliste explique, pour une large part, le profond désarroi idéologique dans lequel l'ensemble de la gauche moderne est aujourd'hui plongée. »

Ces citations illustrent les principales idées et réflexions de Jean-Claude Michéa sur la gauche moderne, son adhésion à l'idéologie du progrès, et son appel à un renouvellement du socialisme enraciné dans les valeurs populaires.

TROIS ENTRETIENS

Friedrich Nietzsche (1844-1900)

Le texte présente une réflexion sur l'importance de Friedrich Nietzsche (1844-1900) dans l'histoire de la philosophie et son influence sur les penseurs ultérieurs. L'auteur du texte a découvert Nietzsche à l'âge de seize ans et a été profondément marqué par sa pensée, la considérant comme une référence indépassable pendant près de vingt ans. Cependant, autour des années 1980, l'auteur a commencé à privilégier la pensée de Heidegger, qui critique la philosophie de Nietzsche en distinguant rigoureusement entre ontologie et métaphysique.

Nietzsche est décrit comme un immense démystificateur et un professeur d'existence. Ses œuvres, bien que parfois accessibles, peuvent être mal comprises si l'on n'a pas une certaine familiarité avec l'histoire de la philosophie. L'auteur recommande de commencer par « Le crépuscule des idoles » et « La généalogie de la morale », plutôt que par « Ainsi parlait Zarathoustra », qui est souvent mal interprété.

L'auteur discute de ce qu'est être « nietzschéen », soulignant que cela implique de comprendre des concepts tels que l'Éternel Retour et la critique de la Vérité avec une majuscule. Nietzsche encourage à distinguer le « monde vrai » du réel et à reconnaître que le réel échappe à la Vérité dès que l'on récuse l'au-delà du sensible. Il critique également la mémoire excessive, qui est le fondement de la morale, et préconise l'oubli comme condition de l'innocence et de la création.

Le texte aborde également la question de savoir si Nietzsche est de droite ou de gauche, concluant qu'il n'est pas un doctrinaire politique mais plutôt un penseur qui s'interroge sur le fondement de l'ordre politique. Nietzsche a influencé non seulement des penseurs mais aussi des écrivains, des artistes et des hommes d'action. Son influence est telle que l'on peut être un « nietzschéen de droite » ou de gauche, bien que les interprétations extrêmes de sa pensée soient souvent erronées.

L'auteur considère Clément Rosset comme le philosophe français le plus « nietzschéen », en raison de sa critique de la « duplication » du réel et de son affirmation du caractère tragique de l'existence. Le texte termine par une discussion sur le concept de Surhomme, qui n'est ni une simple incitation à la surdétermination humaine ni une race supérieure, mais un type d'homme qui surmonte l'homme tel qu'il a été jusqu'à présent. L'Éternel Retour est présenté comme le thème central de la pensée nietzschéenne, révélant la capacité d'affirmation ou de nihilisme.

Citations de l'auteur

1. « Ce fut un éblouissement. Une révélation. C'est ce qui explique que, sur le plan philosophique, Nietzsche soit resté pour moi une référence indépassable pendant près de vingt ans. »
2. « Heidegger opère une distinction rigoureuse, qui a pour moi été décisive, entre ontologie et métaphysique. »
3. « Nietzsche, dans la mesure où il demeure prisonnier de l'univers de la valeur, reste encore dans la métaphysique. »
4. « Nietzsche nous apprend un certain nombre de choses ; encore faut-il comprendre ce qu'il nous apprend. »
5. « Être nietzschéen, c'est comprendre ce que signifie l'Éternel Retour. »
6. « Le monde vrai est une fable. Le monde réel échappe à la Vérité dès l'instant que l'on a radicalement récusé l'au-delà du sensible. »
7. « La mémoire est le fondement de la morale, l'oubli la condition de l'innocence et de la création. »
8. « Nietzsche n'est pas un doctrinaire politique, même s'il s'est exprimé, en diverses occasions, sur un certain nombre de questions politiques. »
9. « On peut très bien être un nietzschéen de droite ou de gauche. »
10. « Le Surhomme est un Über-Mensch, un Sur-l'homme, c'est-à-dire cet homme qui se tient au-dessus de l'homme tel qu'il a été jusqu'à présent, mais qui en même temps accomplit sa vérité destinale. »
11. « L'Éternel Retour est éternellement retour, il est éternel commencement. »
12. « Le Surhomme est capable de cette distance. Il n'est plus un esclave de l'immédiateté, mais il n'est pas non plus un solitaire. »
13. « Le Surhomme n'est pas un individu, mais un Type, une Forme, et à ce titre il a besoin d'une communauté de pairs. »
14. « Il n'y a pas de phénomènes moraux, il n'y a que des interprétations morales des phénomènes. »
15. « Veux-tu avoir la vie facile ? Reste toujours près du troupeau, et oublie-toi en lui. »

Ces citations illustrent les principales idées et réflexions sur Nietzsche, sa critique de la Vérité, l'Éternel Retour, et le concept de Surhomme.

Georges Sorel (1847-1922)

Le texte présente une analyse approfondie de la pensée de Georges Sorel (1847-1922), un penseur français connu pour ses travaux sur le syndicalisme révolutionnaire et sa critique de la démocratie et du progrès. L'auteur du texte a découvert Sorel à l'âge de dix-sept ans et a été fasciné par son œuvre, en particulier par « Réflexions sur la violence ». Il a ensuite consacré de nombreux travaux à Sorel et à l'histoire du syndicalisme révolutionnaire.

Sorel est décrit comme un penseur complexe et souvent mal compris, en partie à cause de la diversité et des contradictions de son œuvre. Il a été influencé par des figures telles que Renan, Proudhon, Marx, Vico, Pascal et Bergson, et a développé une pensée qui mélange des éléments de ces diverses influences. Sorel est connu pour son soutien au syndicalisme révolutionnaire, qui prône l'action directe et la grève générale comme moyens de lutte pour l'émancipation des travailleurs.

L'auteur souligne que Sorel critique la démocratie pour sa tendance à intégrer les classes et à affaiblir la lutte des classes. Il considère que la démocratie est une forme de domination bourgeoise qui empêche la classe ouvrière de mener une guerre sociale. Sorel distingue entre la violence ouvrière, qui est légitime et résiste à l'ordre établi, et la force de l'État, qui est illégitime. Il soutient que la violence ouvrière est nécessaire pour empêcher le mouvement ouvrier de sombrer dans le réformisme.

Sorel est également connu pour sa critique de l'idéologie du progrès, qu'il considère comme une doctrine bourgeoise optimiste. Il argue que le socialisme doit se distinguer de l'idée de progrès et se concentrer sur l'émancipation des travailleurs. Sorel est un défenseur de l'intransigeance et de la lutte des classes, et il voit dans l'autonomie des syndicats la meilleure garantie de l'indépendance de la classe ouvrière.

L'auteur discute également de la place de Sorel dans l'histoire des idées, soulignant qu'il est souvent mal classé en raison de sa position unique. Sorel a été influent en Italie, où il a collaboré avec des intellectuels comme Arturo Labriola et Enrico Leone. Malgré les critiques et les malentendus, Sorel est considéré par certains comme un grand théoricien politique français.

Enfin, l'auteur aborde la question de l'actualité de la pensée de Sorel, soulignant que ses critiques du capitalisme et de la démocratie restent pertinentes dans le contexte contemporain. Sorel est décrit comme un penseur qui combine des éléments de révolution et de conservation, et qui insiste sur la nécessité d'une révolution pour préserver des valeurs morales essentielles.

Citations de l'auteur

1. « J'ai lu les Réflexions sur la violence en 1961, lorsque j'avais dix-sept ans. Je ne sais plus ce qui m'a poussé à cette lecture, qui m'a véritablement fasciné. »
2. « La pensée sorélienne est une sorte de vaste continent aux multiples contours et aux multiples facettes. »
3. « Sorel est apparu aux yeux de certains comme tour à tour chrétien, anticlérical, marxiste, syndicaliste, révolutionnaire, monarchiste, bolchevik, etc. »
4. « Le syndicalisme révolutionnaire, auquel son nom est si profondément attaché, occupe d'ailleurs lui aussi une place à part dans le mouvement ouvrier. »
5. « Sorel, à qui il est arrivé de reprocher à Jaurès ses « indulgences » pour les « guillotineurs », prend soin de souligner ce qui sépare à ses yeux la violence de la classe ouvrière de celle des révolutionnaires jacobins. »
6. « La force a pour objet d'imposer l'organisation d'un certain ordre social dans lequel une minorité gouverne, tandis que la violence tend à la destruction de cet ordre. »
7. « Le problème est que la dichotomie à laquelle Sorel a recours va à l'encontre de l'opinion commune, qui tend au contraire à admettre dans certains cas l'usage de la force, mais ne voit dans la violence que brutalité sans retenue. »
8. « L'autorité étatique est assise sur la loi. Elle est légale, mais n'est pas toujours légitime. La légitimité est du côté des opprimés. »
9. « Qu' il ne s'agit pas de justifier les violents, mais de savoir quel rôle appartient à la violence des masses ouvrières dans le socialisme contemporain. »
10. « Le grand mérite de la violence prolétarienne est d'empêcher le mouvement ouvrier de sombrer dans le réformisme et de faire voir aux bourgeois la réalité révolutionnaire. »
11. « L'action directe, c'est purement l'action syndicale, indemne de tout alliage, franche de toutes les impuretés, sans aucun des tampons qui amortissent les chocs entre les belligérants. »
12. « Sorel n'a en effet jamais varié dans sa critique de la démocratie. »
13. « La démocratie n'est que la forme politique de la bourgeoisie. »
14. « Sorel n'a jamais été maurrassien ni monarchiste, pour la bonne raison qu'il n'a jamais été nationaliste. »
15. « Sorel est un professeur d'intransigeance, ce qui n'est pas à négliger dans une époque où abondent plutôt les « têtes molles ». »
16. « L'intransigeance, autrement dit, est l'une des conditions du succès. »
17. « Sorel fait ici de toute évidence un parallèle entre la décadence romaine et la décadence moderne. »
18. « Carl Schmitt faisait de la désignation de l'ennemi un trait caractéristique de l'action politique. Georges Sorel, qui n'était pourtant pas schmittien, ne cesse lui aussi de désigner un ennemi. »

19. « L'homme ne vaut que dans la mesure où il est capable de lutter pour défendre ce qui vaut plus que lui-même. »

20. « Sorel n'a jamais travaillé à une théorie pratique de la révolution, mais à une réflexion en profondeur sur les présupposés de l'action, c'est-à-dire les conditions morales et sociales d'une régénération. »

21. « Sorel est un homme qui a toujours joué le concret contre l'abstrait. »

22. « Le mythe ne renvoie pas au passé, mais à l'avenir. Il n'éclaire pas sur ce qui a eu lieu, mais sur ce qui se produira, ou du moins sur ce que l'on cherche à produire. »

23. « Sorel est décentralisateur (tout comme Renan et Tocqueville) et partisan du pluralisme dans tous les domaines. »

24. « L'apport majeur de Georges Sorel à la pensée sociale pourrait bien tenir dans ce mot : nous-mêmes. »

25. « La classe ouvrière, pour lui, se doit d'être révolutionnaire par elle-même. »

26. « Le message est clair : il s'agit de faire du syndicat le seul moteur de l'émancipation sociale et, par suite, de le préserver de toute contagion avec les idéologues, les parlementaires, les intellectuels ou les partis. »

27. « Sorel n'adhère pas à la théorie proudhonienne de l'auto-organisation « mutualiste » de la société, mais en même temps, il ne croit pas à l'idée d'une classe ouvrière « guidée » par un mouvement ou un parti d'avantgarde. »

28. « La morale sorélienne, dont l'austérité frôle parfois le puritanisme, n'a pas grand-chose à voir avec la morale humanitaire ou avec la morale chrétienne, ni même avec la morale de Kant. »

29. « Sorel veut redonner sa place à un homme porté vers la hauteur morale et la noblesse d'âme. »

30. « Sorel aspire à une révolution, non pour instaurer le règne du bonheur confortable pour tous, mais pour en finir avec l'esprit du temps. »

31. « Sorel a toujours professé une sorte de pessimisme à la fois stoïque et tragique. Mais ce pessimisme ne l'a jamais amené à désespérer. »

Ces citations illustrent les principales idées et réflexions de Georges Sorel sur le syndicalisme révolutionnaire, la critique de la démocratie et du progrès, ainsi que sa vision de la morale et de la révolution.

Charles Péguy (1873-1914)

Le texte présente une analyse approfondie de la pensée de Charles Péguy (1873-1914), un écrivain et penseur français connu pour ses réflexions sur la mystique et la politique, ainsi que pour sa critique du monde moderne et du socialisme. L'auteur du texte discute de plusieurs aspects de la pensée de Péguy, notamment sa conception de la mystique, son catholicisme, sa critique du socialisme, et son influence sur des figures postérieures comme Georges Bernanos.

Péguy est connu pour sa formule : « Tout commence en mystique et finit en politique. » Pour lui, la mystique n'est pas un état psychique de communion avec la divinité, mais une exigence d'intégrité intérieure, de sens de la gratuité, d'esprit de sacrifice et de refus de toute compromission. La mystique est l'exigence de penser contre son intérêt personnel et de rester fidèle aux principes. Péguy critique la dégradation de la mystique en politique partisane et opportuniste, où les justes principes sont souvent abandonnés pour des gains politiques.

Péguy s'est converti au catholicisme en 1908, mais sa foi est décrite comme un « approfondissement » de son athéisme. Il reste partisan de la séparation de l'Église et de l'État, tout en critiquant les excès du combisme et du laïcisme. Péguy voit la chrétienté comme une religion de bourgeois et de riches, et critique l'Église pour son manque de charité et son « modernisme du cœur ».

Péguy critique le monde moderne pour son matérialisme, son absence de mystique et son étranglement économique. Il voit le monde moderne comme un lieu où les valeurs sont perdues et où la bourgeoisie domine. Sa critique n'est pas réactionnaire, mais plutôt un appel à une continuité profonde entre le passé et le présent, où les vertus intemporelles des artisans, des travailleurs et des terriens sont célébrées.

Péguy critique le socialisme pour son embourgeoisement et son orientation vers le réformisme et le parlementarisme. Il déplore la façon dont le socialisme s'est rallié aux idées libérales et progressistes au lieu de défendre le peuple. Péguy voit le socialisme comme une force patriotique et critique ceux qui l'associent à l'antimilitarisme et au matérialisme.

Péguy a influencé de nombreuses figures postérieures, notamment Georges Bernanos, qui a partagé sa critique de la société moderne et de la politique comme incarnation de la dégradation des mœurs. Péguy a également influencé la génération des « non-conformistes des années 1930 », y compris Alexandre Marc, Robert Aron et Emmanuel Mounier.

Péguy a été récupéré par des mouvements politiques opposés, comme la Révolution nationale et la Résistance, en raison de la diversité de ses positions et de son refus de parler

au nom d'un parti. Cette ambiguïté a permis à des figures politiques et intellectuelles de gauche et de droite de se réclamer de lui.

Citations de l'auteur

1. « Tout commence en mystique et finit en politique. »
2. « La mystique, c'est savoir « penser contre son pain », c'est-à-dire faire passer le bien commun avant l'intérêt personnel. »
3. « La mystique républicaine, c'est quand on mourait pour la République ; la politique républicaine, c'est à présent qu'on en vit. »
4. « La chrétienté n'est plus peuple ; elle n'est plus socialement qu'une religion de bourgeois, une religion de riches. »
5. « On vivait alors. On avait des enfants. Ils n'avaient aucunement cette impression que nous avons d'être au bain. »
6. « Le monde moderne, c'est la panmuflerie* sans limites. »
7. « Le surnaturel est lui-même charnel / Et l'arbre de la grâce est raciné profond. »
8. « Je n'éprouve aucun besoin d'unifier le monde. »
9. « Je ne suis nullement l'intellectuel qui descend et condescend au peuple. Je suis peuple. »
10. « Tout ce dont nous souffrons est au fond un orléanisme : orléanisme de la religion, orléanisme de la république. »

*Le mot « panmuflerie » est un néologisme créé par Charles Péguy. Il désigne une forme d'intelligence technique du monde moderne, caractérisée par une brutalité infinie et un manque de tact ou de scrupule envers ce qui n'est pas soi.

Ces citations illustrent les principales idées et réflexions de Charles Péguy sur la mystique, la politique, le catholicisme, et la critique du monde moderne.